

Anna, Noam, Alexandre, Mira, Tom, Jeanne, Malo, et Lola

Avec le parrainage de Bertrand Puard

Illustrations de Luc Desportes



Voici l'histoire de 55 jours, le roman-feuilleton créé sur le web pendant le confinement lié au Covid 19.

Durant cette période, la chronique audio de France Info « [Les enfants des livres](#) » était en pause et l'idée de lancer « [Le journal des enfants \(confinés\) des livres](#) », un prolongement en ligne de ce rendez-vous hebdomadaire, est venue très vite.

Ensuite, avec le retour à la vie « normale », ce feuilleton a continué avec « [Le journal des enfants \(déconfinés\) des livres](#) ».

Huit écrivains en herbe, Anna, Noam, Alexandre, Mira, Tom, Jeanne, Malo, et Lola, tous âgés de 12 à 18 ans, ont inventé et écrit chacun à leur tour le chapitre d'une histoire qui s'est enrichie au fil des semaines et que les éditions Casterman ont relayée sur leurs réseaux sociaux.

Bertrand Puard, auteur jeunesse - <https://www.casterman.com/Jeunesse/Auteurs/puard-bertrand>, en est le parrain.

Très vite, Luc Desportes - <http://lucdesportes.fr/>, illustrateur et dessinateur de nombreux storyboards, a rejoint cette aventure littéraire en apportant à chaque nouveau chapitre un dessin original.

Le feuilleton figure sur les sites [BD2020](#) et [#culturecheznous](#) du Ministère de la Culture.

L'histoire terminée, il nous a donc paru évident qu'elle devait prendre corps sur le web pour être accessible à tous.

Un grand merci à eux d'avoir participé à cette incroyable aventure littéraire.

Ce roman, écrit par huit adolescents et pour les adolescents, est à la fois un témoignage vivant de la façon dont ils ont vécu cette période inédite et aussi la preuve que, malgré tout, l'imagination ne se confine pas !

Cécile Ribault Caillol,
journaliste à France Info & l'équipe Casterman jeunesse

Cher journal,

Tout est calme, je n'entends rien dans les rues qui sont vides. Je voudrais que tu me dises, cher journal, la raison de ce vide. Seul le goudron apparaît. Et ma tête, qui se glisse à travers la fenêtre entrouverte de chez moi.

Je m'assois sur une chaise et je pense : toute la ville est triste, rien à regarder, rien à détailler, même les chats ne se précipitent plus à la fenêtre. Ce calme devient presque pesant. Aucun bruit de klaxon, de crissement de pneus, d'agitation. On pourrait presque penser que cette ville est déserte, que seuls des immeubles vides l'habitent. Même les couleurs semblent s'être échappées de ce paysage sombre. Tout est terne, sans vie. Je crois qu'elle-même s'est échappée de cette ville. La vie. Elle a laissé la place au vide qui s'est montré ravi de cette invitation. Il s'est installé et puis, petit à petit, jour après jour, il a pris de la place, puis plus de place encore et bientôt, il aura tout occupé, même les esprits, il prendra possession de tout ce qui se trouve sur son chemin. Un vide profond et puissant que je ne vais pas pouvoir supporter très longtemps. J'aperçois au coin de la rue une vieille dame, elle tire un caddie sûrement rempli de provisions. Elle fait tache dans ce paysage. Son visage est triste, ses habits ternes. Elle correspond à la couleur de ses sentiments. Je devine que le vide ne doit pas être satisfait, il a dû léguer une partie de lui à une pauvre vieille femme. Et à cet instant je me dis qu'il a enfin réussi, le vide, à me faire penser que cette femme fait tache, qu'elle ne devrait pas être là, que ce n'est pas sa place.

Je me souviens, d'un moment durant lequel le vide n'avait pas encore pris possession de nous. Vendredi, lorsque j'ai quitté l'école, tout le monde avait le sourire aux lèvres et la joie au cœur, c'était comme la veille des grandes vacances : un rêve. Mais l'ennui a vite pris la place de cette euphorie. Les devoirs sont au rendez-vous, et le confinement devient déjà long...

Je jette un rapide coup d'œil à la pile de livres et de cahiers qui se trouvent sur mon bureau et je pousse un soupir. C'est le seul endroit que j'aurais voulu voir vide aujourd'hui, mon bureau. Tout le monde dit que l'on ne peut pas s'ennuyer, que c'est impossible, avec tous les devoirs, les activités nouvelles. On ne devrait pas avoir une minute à nous pourtant, moi, chaque dimanche, j'ai une minute pour toi, cher journal. Je prends



Le temps de soigner ma calligraphie et je t'écris mes pensées et je t'écris de tout mon soûl, car j'ai envie de t'écrire.

Cela faisait longtemps que je t'avais abandonné, mon journal, mais aujourd'hui, je prends le temps de t'embellir. Et je te promets de ne plus t'abandonner. J'ai un peu peur de ce qui peut arriver. Je ne crois pas à toutes ces théories qui se veulent apocalyptiques, je crois aux faits et je les constate. Tout le monde panique. Sans bruit, les gens paniquent calmement, dans leurs têtes, à un endroit dans lequel le vide n'a pas encore pris possession d'eux. Et j'espère, profondément, qu'il n'a pas pris encore possession de moi. Mais moi, je reste confortablement assise, sur mon siège, chez moi, et je t'écris, tous ce que j'ai à te dire, tout. Je t'écris tout et puis tant pis pour les choses que tu ne veux pas savoir. Moi, je reste chez moi, je sauve des vies. Toi, cher journal, je ne peux pas te contaminer, je ne peux que te transmettre mes pensées, mes écrits, si je te contamine, ce ne sera que de mes pensées. Rien que cela, rien d'autre. Je te le promets, cher journal, que cela.

Je tourne la tête vers la fenêtre, intriguée par l'agitation qui y règne : des policiers en uniformes, une femme dans une voiture. Elle jette des regards fous autour d'elle. Qu'a fait cette femme ? Pourquoi se trouve-t-elle là, au milieu de tous ces policiers ?

Je te lâche et tu tombes sur le sol. Le bout de mes doigts effleure tes pages et tu te refermes, rempli de mes émotions les plus fortes.

À dimanche prochain, cher journal...

Cher journal,

La voiture de police est toujours là devant moi. Mes pensées sont toujours présentes. Elles m'assaillent. Dimanche dernier, j'évoquais la tristesse de cette période d'ennui, le vide omniprésent, dans les rues, dans ma vie et sûrement dans celle de beaucoup d'autres. Les journées ne m'ont jamais paru aussi longues. Je dois bien l'avouer, j'ai de plus en plus de mal à supporter ce confinement. Enfermée à la maison, je n'ai qu'une idée en tête : sortir. Puis, je jette un coup d'œil par la fenêtre de ma chambre et j'ai l'impression d'observer une ville fantôme, façon 28 Jours Plus Tard. Aucun bruit, si ce n'est celui d'une voiture passant de temps à autre sur l'avenue. Je n'arrive quasiment pas à penser à autre chose qu'à la situation actuelle : je dois me forcer pour lire les documents qu'ils m'envoient. Je me plains, je le sais, mais la vérité, c'est qu'il suffit d'écouter les médias pour comprendre que des centaines de personnes sont empêtrées dans des situations bien pires que la mienne. On nous parle de la vulnérabilité des sans-abris, des malades en réanimation ou de la dépression des personnes âgées, ne pouvant plus recevoir de visites. Dans l'expression de mon malheur, j'oublie de penser au sort des autres, à celui des infirmières, des autres médecins, des hommes et des femmes qui ne peuvent pas rester chez eux. Ces derniers se lèvent chaque matin et connaissent le risque qu'ils encourent. Cependant, ils continuent, parce qu'ils n'ont pas le choix, parce qu'ils ont une famille à nourrir, parce qu'ils savent que des personnes comptent sur eux pour les sauver... De quoi je me plains ? On pourrait même dire qu'au vu de ma situation, j'ai de la chance... Je me tiens près de la fenêtre, observant l'agitation régnant dans la rue.

La voiture est donc toujours là, au milieu de la chaussée, entourée par quatre policiers. Une femme en descend et se place face à un des agents. Elle semble lui hurler littéralement dessus, pointant un doigt accusateur dans sa direction. Lui ne dit rien, se contentant de l'observer avec une mine sombre, la main posée sur la matraque qui pend à sa ceinture. Toute cette violence me dégoûte. On ne pourra pas maintenir le confinement éternellement, c'est une certitude. Il suffit d'observer les comportements en pleine rue pour le comprendre : les agressions envers les forces de l'ordre se multiplient, de la simple volée de coups à l'attaque à l'arme blanche. Mais ça, ils ne le comprennent pas, ils pensent que tout est encore jouable, qu'il faut



empêcher les citoyens de sortir pour résoudre le problème. C'est maintenant que tout va se jouer. Dans une trentaine de minutes, ils me feront tous face et ce sera à moi de les convaincre... J'attrape mon manteau, mes clés et ma sacoche et quitte l'appartement. Pas un bruit dans le couloir. Je descends le vieil escalier grinçant, franchis une première porte, puis une seconde et me voilà dehors. Je connais le chemin par cœur, désormais. Je m'engage dans la petite rue située en face de l'immeuble. Je perçois des cris au loin, sûrement la femme de tout à l'heure. Je franchis un barrage, présentant mon attestation aux policiers, qui me désignent une berline noire arrêtée en plein milieu de la chaussée. A l'instant où il m'aperçoit, mon chauffeur enfle son masque et descend du véhicule.

Depuis combien de temps m'attendait-il ? Il m'ouvre la porte et je m'installe à l'arrière. Elle est déjà là, assise à l'autre bout de la banquette. Une vague odeur d'eau de javel flotte dans l'habitacle, et le cuir des sièges est légèrement humide. Elle me salue de la tête, puis me tend une enveloppe en papier kraft. Aucune parole n'est échangée, elle sait que je suis déjà bien assez tendue. Tandis que je décachette l'enveloppe, nous nous engageons sur le pont. Je jette un rapide coup d'œil par la fenêtre et j'observe la grande Tour. Depuis quelques semaines son phare est éteint, elle qui éclairait la capitale chaque soir auparavant...

À dimanche prochain, cher journal...

Cher journal,

C'est maintenant, assise sur la banquette arrière, que je te reprends, cher journal, et que je me permets de faire porter à tes pages le poids d'une vie de pensées vite pansée par mon écriture intime et vraie. On m'a dit, une fois un jour, que l'on écrivait pour être lue, mais on m'a trop menti alors je ne sais plus qui croire, et si j'écris pour être lu, à qui es-tu adressé, cher journal ? Je souris légèrement en écrivant ces mots, ce qui n'échappe à la femme à côté de moi qui doit sans doute se demander pourquoi j'ai ouvert l'enveloppe sans jeter un regard au contenu, préférant te sortir de ma veste pour écrire ce qui se passe dans ma tête. Je souris car j'ai l'impression de me répéter, mais au fond je ne suis pas différente du reste de l'humanité, qui, à la moindre secousse, n'a plus rien d'humain, plus rien de fraternel, qui ne porte plus rien d'autre que de l'égoïsme pur caché sous un prétexte de pseudo-sur vie. Je ne suis pas différente du reste du monde, je n'apprends pas de mes erreurs, je ferme les yeux sur les problèmes, et je ne pense qu'à moi, qu'à gagner ma vie pour, peut-être, continuer à la vivre un jour, si je suis toujours vivante. C'est ce qui m'a poussée à accepter cette mission, à prendre des risques. Je trouve fascinante cette capacité que j'ai, et que nous avons tous, au fond, à prendre des risques en fonction de la mesure de la récompense : sortir inutilement en période de confinement m'aurait paru immoral, car j'aurais considéré mettre en danger ma vie et celles des autres, mais on m'a promis beaucoup d'argent pour cette mission. Alors j'ai accepté, car ce n'est pas la bonne volonté qui fait tourner le monde, non, c'est l'économie, même si en ce moment le monde semble tourner à l'envers.

Tout compte fait, j'espère que personne ne te lira jamais, cher journal.

- Nous ne prenons pas le chemin habituel ? demandai-je, par curiosité, à la femme à côté de moi.

- Vous n'avez rempli que deux missions pour l'instant, donc à votre place je ne parlerais pas « d'habitude ».

Toujours aussi aimable, celle-la, pensais-je, et à la façon dont elle me regarda on aurait dit qu'elle avait deviné ce que je pensais, ce qui n'était en soi pas très compliqué. Mais je n'allais pas abandonner aussi vite.

- Au fait... Qu'est-ce qu'il y a exactement dans cette enveloppe ?



- Vous n'avez qu'à regarder ce qu'elle contient. Vous ne l'avez pas encore fait ?

- Je ne l'ai pas fait, non, et je ne le ferai pas aujourd'hui, puisque j'ai regardé à l'intérieur les deux fois précédentes, et que cette fameuse enveloppe ne contenait qu'une pochette en plastique noir qui ne voulait rien dire pour moi.

- Bon, vous savez ce qu'il y a dedans alors.

Pas mal, elle a du répondant, mais ma curiosité était touchée et mon ego pas loin de l'être aussi, alors j'ai continué :

- Donc là, si je résume, vous allez encore me déposer dans un endroit que je ne connais pas, je vais devoir marcher ni trop vite ni trop lentement pendant environ quinze minutes en passant par un itinéraire de petites rues que vous n'allez pas tarder à me donner, et puis, à un moment j'arriverai devant un homme, un gorille en costume qui me dira qu'il attend Fleur, puis je lui donnerai le paquet et ce sera fini. C'est bien ça ?

- C'est effectivement un bon résumé de votre mission.

- Un tel compliment de votre part me touche ! m'exclamai-je. Vous êtes malade ? »

La femme resta silencieuse un instant, mais j'eus le temps de voir que le chauffeur était manifestement mal à l'aise, et je compris vite mon erreur.

- Vous ne devriez pas parler de maladie en ce moment, Fleur.

Là, je dois admettre qu'elle avait marqué un point, c'était mal joué de ma part.

- Au fait, pourquoi vous m'appelez Fleur ?

- Vous ne pensiez quand même pas qu'on allait utiliser votre vrai prénom ?

- Non bien sûr que non, je ne suis pas bête à ce point. Je me demandais

juste, c'est tout. C'est que c'est encore, malgré l'habitude, un peu irréel pour moi, et je suis sûre que tout ça n'est pas très légal.

- Si tout cela était légal, vous ne seriez pas dehors, mais confinée chez vous.

C'était sans doute une des raisons, en plus de l'argent, qui m'avait poussée à accepter. J'en avais marre d'être confinée, de ne pas sortir. Non pas que je ne comprenne pas l'importance et la nécessité de ce confinement, mais j'avais l'impression d'étouffer chez moi. C'est étrange quand même, j'ai toujours l'impression de ne pas avoir assez de temps, et maintenant que j'en ai je me mets à faire des choses illégales pour sortir me balader quinze minutes... Peut-être que c'est juste ça, peut-être que je ne fais ça ni par curiosité ni par envie d'enfin faire quelque chose de significatif dans ma vie, que ce soit bien ou mal, peut-être que je veux juste me balader, respirer à fond comme lorsque l'on se réveille en sueur d'un cauchemar, respirer pour profiter de la chance que j'ai de pouvoir le faire.

En regardant par la fenêtre, je repense à la femme qui était entourée de policiers, et me demande ce à quoi elle doit faire face en ce moment. Sans vraiment m'en rendre compte, je t'ai repris, cher journal, et j'ai noirci une fois de plus une de tes précieuses pages de mon écriture frénétique qui ne sera jamais lue, mais je dois de nouveau te laisser, car la voiture s'est arrêtée, et on m'ouvre la porte.

Il n'y a plus de retour en arrière possible maintenant, mais je te garderai toujours avec moi.

- Au fait, Fleur... Il manquait un élément dans la présentation de votre mission tout à l'heure.

- Et lequel ?

- Vous avez oublié de dire que vous ne devez pas échouer.

- Et qu'est-ce qui se passera si j'échoue ?

- Vous ne devez pas échouer, c'est tout.

Je sors, puis le chauffeur claque la porte.

Souhaite-moi bonne chance, cher journal, je vais en avoir besoin.

À dimanche prochain, cher journal...

Cher journal,

Aussitôt revenue à la maison, je me replonge dans tes pages, cher journal.

Je suis terriblement inquiète pour cette troisième mission car cette fois-ci, il y a eu des complications...

Une fois dans la rue, j'ai cherché l'itinéraire dans les poches de mon manteau. La voiture s'éloignait déjà. Ce bout de papier m'était indispensable pour arriver au rendez-vous. Où était-il passé ? L'avais-je égaré ? J'ai regardé par terre autour de moi sans voir la moindre trace de cette précieuse petite feuille. Comment allais-je rejoindre l'homme auquel je devais transmettre ce troisième paquet ? Il fallait que je retrouve ce trajet !

Alors, j'ai fouillé de nouveau. Il n'y avait rien d'autre qu'un paquet de mouchoirs entamé et un petit flacon de gel hydro alcoolique. J'ai regardé dans chaque compartiment de mon sac, j'ai aussi vidé les poches de ma veste et de mon jean fétiche, j'ai même vérifié sous ta couverture et entre tes pages. Sans le moindre résultat !

Subitement, il m'est paru évident que la femme de la voiture avait omis de me donner le trajet que je devais suivre pour mener à bien ma mission.

J'ai senti la colère monter en moi mais je me suis rapidement ressaisie car il ne fallait pas attirer l'attention et me faire repérer dans cette rue déserte. J'étais restée bien trop longtemps au même endroit et je risquais de croiser une patrouille. Je devais vite reprendre mes esprits et me décider.

Instinctivement, je me suis mise à l'abri. J'ai trouvé refuge sous un porche situé en retrait. Je comptais y rester seulement quelques minutes. J'espérais que la voiture fasse demi-tour pour revenir me donner le plan. Malgré le danger, cela valait la peine de prendre ce risque rien que pour y voir plus clair.

En attendant, je me suis remémorée tout ce qui venait de se passer dans la voiture. Les images défilaient dans ma tête comme un film en accéléré. J'ai mobilisé tous mes neurones pour me rappeler le moindre petit détail. Aucun souvenir n'est remonté à propos de ce fichu papier.

Alors en suivant mon intuition, j'ai conclu que la femme aigrie ne me l'avait pas donné et que, comme la voiture n'était pas revenue, cela signifiait



qu'elle avait prémédité de me mettre en échec. C'était mon contact de l'Organisation, elle agissait selon sa propre procédure et était censée me transmettre tous les éléments. L'itinéraire en faisait bien partie. Or, elle ne l'avait pas fait ! La règle d'or de l'Organisation consistait à suivre scrupuleusement la procédure assignée à chaque intervenant de la chaîne sans poser la moindre question.

En dernier recours, j'ai discrètement vérifié le contenu de la fameuse enveloppe que je ne devais sortir que devant le gorille. Pas d'itinéraire et ... pas de pochette en plastique noir non plus ! Juste un papier blanc sans la moindre inscription ! Que venait-il y faire ? Et pourquoi cette femme m'a laissé croire qu'il y avait une pochette noire ? Tout me paraissait étrange et confus.

Ses dernières paroles revenaient en écho à mes oreilles « Vous ne devez pas échouer ! Vous ne devez pas échouer ! Vous ne devez pas échouer ! ».

Certes, je ne devais pas échouer, mais quelqu'un avait tout fait pour me mettre dans l'embarras ! Tout me semblait compromis car je n'avais aucun moyen de délivrer ce mystérieux paquet sans le nouvel itinéraire que j'étais censée recevoir avec les dernières instructions. Je ne savais pas comment contacter l'Organisation et c'était de toute façon interdit. Habituellement je recevais les rendez-vous par message codé provenant d'un numéro inconnu.

Et si, en fin de compte, c'était un test ? Il était possible que l'Organisation ait décidé d'évaluer mes capacités en cas d'imprévu. Cela pourrait expliquer le remplacement de la pochette par ce papier blanc. Peut-être aurais-je une autre chance ? De toute façon, dans ma procédure il n'était pas prévu que

je réclame quoi que ce soit. Donc je n'avais rien à me reprocher. Alors, de deux choses l'une, soit c'était mon contact qui avait failli à son protocole, soit c'était déjà prévu ainsi !

Je me suis vite rendue à l'évidence que l'Organisation pouvait tout de même me faire des ennuis car je n'avais aucun moyen de prouver que la femme de la voiture ne m'avait pas donné l'itinéraire. Je ne la connaissais pas suffisamment pour imaginer les raisons éventuelles pouvant la mener à saboter l'opération. C'est elle qui m'avait recrutée. Pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? Je n'avais plus le temps d'y réfléchir, je devais rapidement quitter cet endroit.

J'ai coupé court au flot de toutes ces pensées inquiétantes qui m'empêchaient de prendre une décision. J'ai pris une grande inspiration. L'air frais a envahi mes poumons et le vent a emporté mes angoisses. Je m'étais calmée.

Il était temps de me replier et de déposer l'enveloppe à un endroit sûr. Cela faisait bien longtemps que j'étais sortie et j'avais largement dépassé le temps autorisé. Alors, rentrer chez moi et attendre les nouvelles consignes m'a paru être la décision la plus sage.

Déterminée, j'ai allumé mon téléphone. Aucun message. L'itinéraire conseillé m'a indiqué trente minutes à pieds sans alternative de transports en commun. Tant mieux, car je manquais d'exercice et cette marche allait me faire le plus grand bien. Je comptais en profiter. Pendant le confinement, les occasions de sortie étaient rares et surveillées. Je ne devais donc pas éveiller les soupçons et faire tout pour éviter les contrôles. Malgré cela j'étais bien tentée de m'octroyer quelques instants de bonheur pour respirer la liberté.

Le soleil jouait à cache-cache avec les nuages. Un moineau a atterri sur le trottoir, juste à côté de moi. Je me suis arrêtée quelques instants pour l'observer. Savait-il quelque chose ? Bien sûr que non. Il m'a regardée d'un air espiègle et s'est approché en sautillant. Puis, surpris par une petite feuille qui venait de tomber sur sa tête, il s'en est vite débarrassé en gazouillant. Insouciant et libre, le moineau s'est envolé brusquement pour rejoindre ses congénères qui chantaient gaiement en chœur dans le grand arbre.

Plus loin, une pie se balançait tranquillement sur une branche semée de bourgeons. Les rayons du soleil, filtrés par les nuages cotonneux, formaient au sol des flaques lumineuses. C'était beau et presque irréel !

Au coin de la rue, quelques pigeons en alerte, roucoulaient et remuaient les ailes dans l'attente espérée du moindre passant pour obtenir quelques miettes.

Une grosse bourrasque a emmêlé mes cheveux. Je les ai remis en arrière, refermé mon manteau et resserré mon écharpe.

En ce début de printemps, la nature insouciant et joyeuse n'avait rien changé à ses habitudes. Elle suivait le cours normal des choses sans se poser la moindre question et visiblement avait repris tous

ses droits. Au fond, elle appliquait ses propres instructions, ses propres protocoles, ses propres procédures et s'en sortait merveilleusement bien.

Enfin, cette fois-ci, ceux qui se retrouvaient en cage et menacés c'était bien nous les humains confinés et apeurés. Nous avons saccagé et pollué la nature, elle semblait ne plus s'en soucier. Mais en réalité, j'étais persuadée qu'elle préparait, avec bienveillance, soin et douceur, notre réjouissance après ces mois difficiles et éprouvants.

J'ai accéléré le pas et rapidement je me suis retrouvée en bas de chez moi. Avant de rentrer, j'ai balayé du regard les voitures mais personne ne m'y attendait.

À présent, des pensées moroses me reviennent à l'esprit. Comment vais-je m'en sortir ? Suis-je en danger ?

Je m'empresse de cacher l'enveloppe au fond d'un tiroir secret dans mon vieux bureau. J'espère vivement que je n'ai pas échoué.

À dimanche prochain, cher journal....

Cher journal,

Je tremble car j'ai peur. Pourtant je suis chez moi bien à l'abri. Les deux premières missions étaient plus simples. Je devais livrer deux enveloppes vides et quelques heures plus tard, le travail était fait. « L'Organisation » m'aurait-elle cette fois mise à l'épreuve ?

Je me demande si le petit papier blanc ne serait pas un piège. J'ouvre le tiroir secret de mon vieux bureau. Je veux examiner plus attentivement l'enveloppe et son contenu. J'oriente le papier blanc vers la fenêtre et là, surprise ! J'aperçois une écriture claire, transparente. Je n'arrive pas vraiment à la déchiffrer. Tout à coup la sonnette retentit, j'entends le bruit de la clef dans la serrure. Ce doit être Chloé, la femme de ménage. Je n'ai pas le temps de remettre l'enveloppe dans le tiroir. Je la glisse vite entre tes pages, cher journal.

- C'est moi ! dit Chloé. Tout va bien ? Pas trop long ce confinement ?

Elle n'attend pas mes réponses et file vers la salle de bains se laver les mains.

- Tu veux pas allumer la télé ? Le Président va parler.

J'allume donc la télévision. Le Président a l'air inquiet.

« Mes chers compatriotes, hier soir, un de nos scientifiques a découvert la formule qui permet de soigner le Covid19. Le monde entier nous regarde et nous envie. Le confinement pourrait être bientôt terminé... »

Je saute de joie et j'appelle Chloé :

- Viens vite écouter le Président, c'est incroyable, ils ont trouvé le remède miracle !

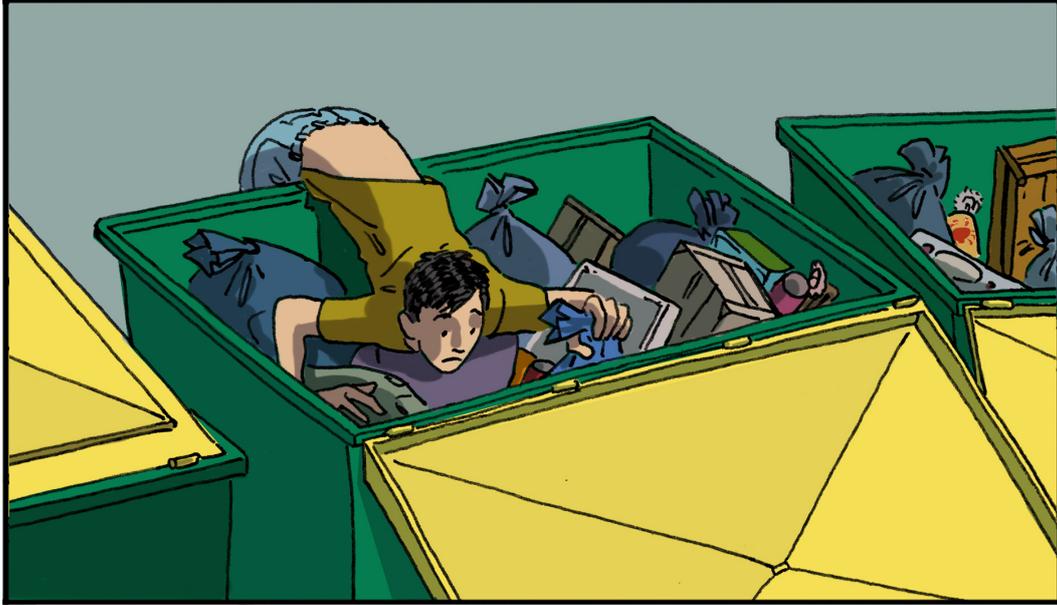
Je me dis que je pourrai bientôt me promener librement et observer les oiseaux sans risquer d'avoir une amende, lorsque le Président ajoute :

« Malheureusement, ce grand chercheur a disparu ce matin... » Je me fige, je suis paralysée.

- ... et la formule a disparu avec lui.

Je suis stupéfaite, clouée sur mon canapé. Soudain j'entends un miaulement dans le couloir. Je me retourne, c'est Fanis, le chat du voisin. Comment a-t-il pu entrer chez moi ? La porte de mon appartement est ouverte.

- Chloé ? T'as oublié de refermer en arrivant ?



Personne ne répond. Je vais dans la salle de bain, il n'y a personne. La veste de Chloé est accrochée au porte-manteaux, mais Chloé n'est plus là.

Je vais dans mon bureau et je te vois, cher journal, ouvert à la page de ce matin, mais l'enveloppe en papier kraft n'est plus là. Je vérifie dans ma corbeille. Rien. Je commence à paniquer.

Je me rassure en me disant que Chloé a fait une erreur, qu'elle est en train de descendre les poubelles. Je prends mon manteau, je dévale en courant les escaliers qui grincent et ouvre les deux portes de l'immeuble. Dehors il fait très chaud. J'ai l'impression que l'été est déjà là alors que nous ne sommes qu'au début du printemps. Des oiseaux volent dans le ciel bleu. C'est dommage que nous ne puissions pas en profiter davantage. Avant le confinement il faisait très froid. J'ai comme l'impression d'avoir hiberné.

Les containers de l'immeuble sont là. Mais pas de Chloé. Je plonge mes bras dans l'énorme poubelle, j'ouvre des sacs noirs en plastique, ça sent mauvais. Rien. Aucune enveloppe. Je plonge la tête la première dans le deuxième container.

Je dois retrouver cette fichue enveloppe le plus vite possible. J'essaie de me souvenir des inscriptions en lettres transparentes sur le petit papier blanc. Il y avait des lettres, des chiffres, et des formes. On aurait dit une formule chimique.

Je recommence à trembler.

Des gens me regardent derrière leurs fenêtres. Je les comprends car pendant un mois il n'y a eu personne dans la rue. Pour une fois qu'il y a de « l'action »...

Certains me regardent avec dégoût, ils me prennent pour une clocharde. Je continue mes fouilles et soudain j'aperçois un papier blanc tout au fond du sixième container. Je saute à l'intérieur, le renverse et saisis le papier. Je le retourne. Fausse joie, ce n'est qu'un dessin.

Sous le choc, je referme le dernier container. J'aperçois un canard et ses canetons sur le trottoir d'en face. J'ai l'impression d'avoir une hallucination. Je décide de remonter chez moi.

Je sais que des animaux ont été vus dans plusieurs villes mais je n'y croyais pas. La vie sauvage reprend sa place, me dis-je. Ça me rappelle la couverture du dernier numéro de la revue "Dong!" : le dessin d'un ours blanc, perdu au milieu d'une grande ville. Je souris. Les animaux doivent se demander pourquoi nous ne les chassons plus, pourquoi nous ne sortons plus, pourquoi nous ne les pourchassons plus ?

Une fois arrivée dans mon appartement, je téléphone à Chloé sans prendre le temps de me laver les mains. Elle ne décroche pas.

Pourquoi ne répond-elle pas ? A-t-elle un rapport avec l'Organisation ?

À dimanche prochain, mon très cher journal.

Cher journal,

Dehors, il a commencé à pleuvoir. De grosses gouttes s'écrasent sur les vitres des fenêtres de ma chambre et roulent le long du verre froid. J'aimerais sentir leur contact doux contre ma peau, les frissons le long de ma colonne vertébrale quand elles s'infiltrent sous ma veste, des frissons d'excitation pour avoir bravé l'interdit... Ici, les rues sont vides et la pluie ne mouille plus personne. Pour retrouver la caresse de l'orage, je ne peux que m'enfermer dans une cabine de douche et laisser l'eau inonder ma peau nue, ou laisser des gouttes d'eau salées s'éclater contre mes joues, et les laisser couler, couler jusqu'à ce que la douleur disparaisse et que mes yeux se ferment, alourdis par toutes ces larmes.

Chloé n'est pas venue hier. Maman ne lui a jamais demandé de venir et elle n'est jamais venue.

J'ai beau me répéter ces quelques mots, elle n'est jamais venue, je la revois dans l'entrée, à parler du Président, de tout, de rien, du temps.

Je ne suis pas sortie la semaine dernière. Je n'ai pas disparu dans une voiture noire, aux côtés d'une femme et d'une enveloppe en papier kraft. Je n'ai pas rencontré d'homme qui attendait Fleur. Personne ne m'a jamais appelée Fleur, et je ne suis pas sortie depuis plusieurs mois.

Maman est entrée dans ma chambre hier. Elle s'est approchée de mon bureau, sans un bruit, sans faire grincer le parquet, elle t'a cherché et elle t'a trouvé. Elle a lu mes mots, mes phrases et mes rêves, elle a tourné tes pages et elle a attendu que je revienne, assise sur mon lit. Elle m'a sorti le grand arsenal, le je m'inquiète, les mots et les larmes, les tu délirés et les embrassades. Elle m'a parlé, et je l'ai écoutée sans comprendre.

- Chloé n'est jamais venue, tu n'es jamais sortie.

Voilà tout ce qu'elle m'a dit. Et moi, je l'écoutais sans entendre, je revoyais ces après-midi dans la voiture noire, avec l'enveloppe kraft et la pochette en plastique noire, cette femme aux cheveux noirs...

- Tu vois tout en noir, ces derniers temps. Je m'inquiète, tu sais...

Et moi, oui, je revivais ces missions avec l'Organisation, ces après-midi secrètes et interdites, qui venaient éclairer mes sombres journées d'une



petite lueur d'espoir, d'un brin d'aventure. Une pincée de folie, rien qu'une pincée de folie pour s'évader un peu.

Elle pense que je suis folle. Pourtant, je n'ai pas rêvé. Je ne peux pas avoir rêvé... J'ai beau guetter toute la journée à ma fenêtre, il n'y a rien. Pas de voiture noire, de femme, de policiers, personne.

- Le confinement a commencé depuis plusieurs mois, ma chérie. Plus personne ne peut sortir. On n'a jamais pu sortir, tu sais...

La ville est vide. La pluie tombe et elle ne mouille personne. Le ciel gronde, l'eau dévale les pavés et chute sous la chaussée. J'aimerais que le courant m'entraîne, m'emporte loin, j'aimerais me laisser porter par la Seine. Et ne plus revenir.

Pour l'instant, je n'ai plus le droit de sortir de ma chambre, c'est à peine si on me laisse descendre de mon lit.

- Repose-toi. Dans quelques jours ça ira mieux ne t'inquiète pas j'ai appelé un médecin. Bientôt, tu ne te souviendras plus de rien.

Alors j'écoute le clapotis, confortablement installée au fond de mon lit. J'attends que les hallucinations passent et que l'épidémie s'enfuit. Je ferme les yeux et je te serre contre moi, toi qui m'acceptes sans un mot, je te serre pour ne plus te lâcher. Cette fois-ci, personne ne viendra te lire contre ton gré.

Je commence à sombrer, enfin débarrassée de toutes ces pensées. Les plocs irréguliers me tiennent éveillée. Le bruit a changé. Ce n'est plus le roulement cristallin d'une goutte contre le verre, c'est un clapotis plus étalé, moins raffiné.

Je me lève sur la pointe des pieds et je m'approche de la fenêtre, intriguée. Je ne t'ai pas lâché.

Sur le minuscule rebord de mon balcon, une enveloppe craft est posée. Le papier commence à se déchirer. Par endroits, on devine une pochette de plastique noire contre laquelle les gouttes de pluie rebondissent bruyamment. Le paquet n'est pas plat, comme les dernières fois, mais légèrement bombé. Le plus délicatement possible, j'entrouvre ma fenêtre et je glisse mon bras par l'entrebâillement. Au creux de ma main repose une toute petite fiole, d'à peine cinq centimètres de long. Elle est remplie d'un liquide un peu opaque, presque transparent.

Des bruits de pas légers, quelqu'un s'approche dans le couloir. Je te range précipitamment avec mon nouveau trésor sous la latte de parquet, au coin de mon lit. Ici, personne ne viendra chercher...

À dimanche prochain, très cher journal...

Cher journal,

Les bruits de pas, c'était ma mère, l'horloge parlante :

« Il est presque 20 h... »

20 h, c'est un rendez-vous quotidien que je ne veux pas manquer, même si je me sens très fatiguée, même si ma mère voudrait que je ne quitte pas mon lit. C'est le seul moment de la journée où on voit des gens qui ont l'air joyeux, le seul moment de partage. À 20 h, les fenêtres de l'immeuble d'en face s'ouvrent et je découvre des voisins que je n'avais jamais vus avant l'épidémie, avant le confinement.

Avant de quitter ma chambre, ma mère remarque au sol l'enveloppe en papier kraft mouillée et déchirée.

- Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

Elle la ramasse et la jette sans la regarder dans ma corbeille, avant de repartir.

Il me reste quelques minutes avant d'aller applaudir avec tout le monde. Je regarde l'enveloppe à moitié déchirée et j'aperçois un bout de papier blanc humide qui dépasse. Quand je le regarde à la lumière, une fine écriture à peine lisible apparaît, exactement comme sur le petit papier volé par Chloé. D'ailleurs je reconnais son écriture, c'est une lettre qui m'est adressée :

Bonjour Fleur,

Tu vois, je connais ton pseudonyme car je fais partie moi aussi de « l'Organisation ». Ta mère n'est au courant de rien, tu ne dois rien lui dire. Je vais t'expliquer ce qu'il se passe, mais je te demande de rester calme, de ne pas avoir de réaction trop brusque.

La femme qui t'a remis l'enveloppe dans la voiture est positive au coronavirus. Elle t'a transmis à la fois la maladie et la formule de guérison, écrite sur le papier à l'encre invisible au jus de citron.



Tu as été mise à l'épreuve deux fois, pour prouver ta loyauté à l'Organisation et tester le sérum qui se trouve dans la fiole (déposée par notre pigeon voyageur). Cette potion va, je l'espère, te guérir, toi et bien d'autres après toi. Avale-la, détends-toi, marque tes impressions et les effets secondaires sur une feuille. Garde-la précieusement, je passerai demain, jour de ménage chez toi, pour la récupérer.

Je t'embrasse

Chloé

Ps : Ne t'inquiète pas, c'est pour te protéger que j'ai volé la formule l'autre fois. Elle contenait les ingrédients pour le sérum que tu aurais dû te procurer toute seule. J'ai préféré le faire pour toi, pour aller plus vite car je savais que les forces allaient te manquer.

Chloé a raison : je suis comme à moitié endormie, je tousse, j'ai chaud, j'ai froid, je suis essoufflée.

Mais pourquoi tester le sérum sur moi ? Pourquoi ne pas m'avoir dit plus tôt qu'elle était elle aussi membre de l'Organisation ? Toutes ces questions se bousculent dans ma tête. Ma toux, mes difficultés à respirer, mes pulsations s'accroissent comme quand je faisais le programme de sport « 7 minutes workout » imposé par mon prof d'EPS depuis le début du confinement, en trois fois pire.

Une seule chose à faire : guérir. Je prends la petite fiole, mélange son contenu dans la tisane apportée par ma mère et, désolée de casser l'ambiance à 1/4 ce moment précis, cher journal, mais je dois t'avouer que j'ai aussi très faim : je mangerais bien un petit kebab ou des cookies (quelque chose de sucré ou de gras quoi, quelque chose d'interdit par des parents comme les miens), mais je n'ai plus de goût.

Il est 19 h 59. J'avale ma tisane-trésor, puis j'ouvre ma fenêtre. Ce soir, il fait bon, les fleurs sur mon petit balcon remplissent mes narines d'un petit parfum de rose et de jasmin. Je les avais plantées au tout début du confinement et maintenant elles sont grandes et belles. Je crois que je les sens pour la première fois.

Je n'ai pas beaucoup de force pour applaudir, alors je souris à mes voisins. Il y a des retraités, des jeunes, des couples, des tout-seuls. Je leur ai inventé des surnoms. Une femme a la même tête qu'une amie de mes parents, Pascale. C'est comme ça que je l'ai baptisée. Il y a un ado avec un bonnet et des cheveux longs, je l'ai appelé le faux B.G. (le faux beau gosse). Et puis il y a ceux que j'ai appelés « les rats » (ce n'est pas méchant, c'est parce qu'ils sont tout en bas, au rez-de-chaussée) : un homme et une femme qui ont l'air timide et attendent toujours derrière leur fenêtre pour ne pas être les premiers à sortir applaudir. D'autres font du bruit avec une poêle à frire.

La pluie s'est arrêtée et a laissé place à un beau soleil couchant. J'aperçois les quatre couleurs d'un arc-en-ciel. Tout le monde me dit depuis que je suis petite qu'il y en a six. Mais pour moi, il n'y a que quatre couleurs différentes, car je suis daltonienne (ce qui est très rare pour une fille).

Mes voisins applaudissent, je commence à avoir la force de taper dans mes mains comme eux. On applaudit pour les infirmiers, les soignants, les courageux. Mais je ne peux m'empêcher de penser à la lettre de Chloé, au sérum que je viens d'avaler, en me demandant : pourquoi moi ?

À dimanche prochain, mon cher journal...

Cher journal,

Le premier plongeon de la journée est toujours le plus agréable. Je vole, puis mon corps rompt le calme démesuré, la surface lisse du bassin. Je vois d'abord des bulles qui deviennent de plus en plus petites. Je continue de glisser vers le fond, je peux enfin apercevoir le carrelage composé de petits carreaux blancs et le bleu limpide des eaux ensoleillées. Je remonte rapidement en surface, je sors la tête de l'eau, je prends ma respiration et retrouve l'odeur du chlore. Une fois la sensation d'adrénaline presque éteinte, mes muscles prennent le relais. Mes jambes se mettent en mouvement. Elles battent, toujours plus vite. Un, deux, trois, j'inspire à nouveau. Mes abdos et mon bassin sont contractés. Un, deux, trois, nouvelle inspiration. Mes bras s'en-foncent dans l'eau et me propulsent. Un, deux, trois...

Ce jour-là, j'ai laissé ma phrase en suspens, cher journal. Au bas de ta page j'avais écrit une date, celle du vendredi 13 mars 2020 : mon dernier jour de liberté, la dernière fois que j'ai nagé. C'est la première chose que je ferai lorsque le confinement sera terminé. Si mes forces me le permettent, j'irai m'engouffrer dans les eaux du bassin, je pourrai sentir l'odeur du chlore que j'ai presque oubliée. Je suis impatiente mais j'éprouve aussi de l'appréhension : aurai-je récupéré assez de forces et toute mon endurance pour retrouver mes sensations ?

L'antidote a fonctionné mais je sens bien que je vis encore au ralenti. J'ai noté toutes mes impressions sur une feuille que Chloé n'est toujours pas venue chercher. Je n'ai aucun moyen de joindre « l'Organisation », je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai été choisie. Ils m'ont contaminée volontairement. Après le choc et la colère, c'est l'inquiétude qui m'envahit. L'élixir aurait pu être un poison qui aggrave mon état. En repensant à tout cela, la panique me gagne : aurais-je contaminé ma mère ? Je soulève ma latte de parquet, j'attrape la lettre de Chloé et la fiole vide qui contenait l'antidote : je décide de tout lui raconter. Preuves à l'appui, cette fois je ne devrais pas avoir de mal à la convaincre.

Ma mère est dans son bureau, à la fois seule et avec tous ses collègues de travail. Son écran d'ordinateur est partagé en une dizaine de petits rectangles. Dans chacun d'entre eux, le visage d'une de ses collègues. Je m'approche d'elle, je lui tends la lettre de Chloé sans un mot. Elle lève les yeux vers moi, enlève ses lunettes et saisit le papier. Elle le retourne deux fois, remet ses lunettes, approche la lettre de ses yeux. Elle pousse un soupir et chuchote :



- Qu'est-ce que tu veux, chérie, avec ta feuille blanche ? Tu ne veux pas patienter ? Ma réunion est bientôt finie.

Elle n'attend pas ma réponse et replonge dans son écran. Je pose la fiole vide près de son clavier, je m'approche de la fenêtre ouverte. La rue est muette. Elle dort, ronfle quelque fois quand une voiture se hasarde sur le goudron désert. Le soleil, quand il n'est pas caché derrière les nuages, réchauffe ma peau blanche. J'ai perdu toutes mes couleurs à force de rester enfermée.

Je commence à comprendre. Ces lettres, ces mots, ces phrases inexistantes pour elle... Moi seule peut lire ce message à l'encre invisible pour les autres. En anglais on nous appelle les « colour blind », les aveugles des couleurs. C'est vrai que suis plus sensible aux formes et à la luminosité qu'à la colorimétrie. Seules 0,5% des filles sont daltoniennes dans le monde, ce n'est quand même pas pour ça qu'ils m'ont choisie ?

Je sens le vent et l'odeur du printemps. C'est une odeur indéfinissable que tout le monde reconnaît. Une odeur de soleil, de fleurs associée habituellement aux rives, au bonheur de quitter l'hiver, aux balades jusque tard le soir, une odeur de sorties entre amis.

Ma mère termine sa réunion et se lève. Je lui lis la lettre. Elle se rassoit, bouche bée. Elle saisit le flacon vide posé sur son bureau. Elle frôle la souris de son ordi qui se rallume. En fond d'écran s'affiche un dessin que je ne vois même plus tant j'y suis habituée : une fiole bleue contenant un petit serpent. C'est le logo de son entreprise.

Un laboratoire pharmaceutique international.

À dimanche prochain, mon cher journal...

Cher journal,

Et cette odeur âcre de chlore qui se mélange à la douce fragrance florale du printemps, qui s'impose d'elle-même, sans le moindre effort, qui efface irrémédiablement celle des fleurs que j'aimerais pourtant garder en ces heures troublées. C'est ce remugle contenu dans mon rêve, celui qui révèle mon malaise, ma détresse, ce par quoi mon esprit m'informe que j'avais déjà compris. Tous les éléments se trouvaient là, en moi, il me suffisait de les mettre les uns à côté des autres. Ce plongeon dans mon inconscient, au lieu du désordre, a créé l'ordre.

- Écoute, ma chérie... commence Maman.

Elle a ce ton mielleux avec lequel elle s'adresse à ses collègues et que je déteste. Elle a tout programmé depuis le début. Ce n'est pas la fiole bleue et le serpent qui me l'ont fait comprendre. C'est mon rêve. Ma mère s'humecte les lèvres avant de continuer :

- Je suis désolée, tu sais... Mais il le fallait. Et ce n'est pas parce que le confinement cesse dans quelques heures que...

Elle effleure mon poignet, veut inclure ses doigts dans les miens. Mais je retire ma main. Je crie : « Ne me touche pas ! »

Je n'ai plus que toi, mon journal, toi et personne d'autre.

- Tu savais ! Tu savais depuis le début !

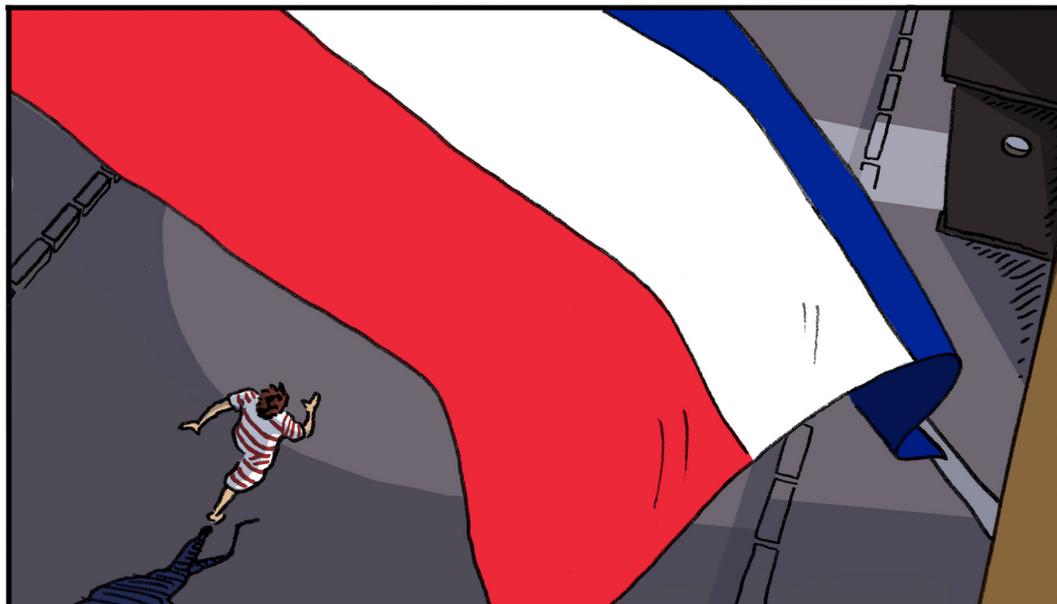
Je hoquète, je chancelle. Je me rattrape in extremis à un coin de table pour ne pas chuter.

- C'est toi qui m'as envoyée dans Paris ! Toi qui m'as envoyée en mission... L'Organisation... c'est ton labo... ta vie !

Elle tente de me rattraper mais je quitte la pièce. Je glisse sur le parquet, je sors de l'appartement en claquant la porte. Le bruit résonne dans la cage d'escalier comme le grondement du tonnerre, un soir d'été. Dans la rue, deux policiers sont là. Comme lors de ma première sortie. Comme par hasard.

- Un problème, jeune fille ?

Les flics me regardent étrangement. Je ne sais pas si je deviens paranoïaque. Non, je ne crois pas. Je l'étais déjà. Je bafouille que tout va bien.



Je m'enfuis en courant, tourne au coin de la rue. Je n'ai que toi, journal... A moins que Papa accepte de me recevoir... Papa... Un point de côté me cisaille l'estomac. Papa... J'arrive rue du Faubourg Saint-Honoré. Il est tard, plus de vingt-deux heures. 51, 53... 55 ! Je suis devant le Palais.

Le garde républicain est devant moi, au garde-à-vous, dans sa guérite. Je souffle :

- Je veux... parler... au Président de la République.

Le garde ricane. Je sors ma tête de l'ombre. Il me reconnaît. Et me laisse entrer.

À dimanche prochain, mon cher journal...

Cher Journal,

Je n'entends que mes pas pressés qui résonnent sur le parquet du Palais de l'Élysée. Je me dirige instinctivement vers le salon doré. Et là, face à cette majestueuse porte, je lève les yeux et mon regard se fixe sur ces deux lettres, « NE », Napoléon Eugénie. J'entre et m'attends à y trouver Papa, mais je ne trouve personne. Cet endroit est calme, dépourvu de toute vie. Je te le promets, cher journal, j'y suis vraiment entrée. Stoppée dans mon élan, je le vois apparaître et derrière lui, la porte béante du « salon qui rend fou ».

Il était donc là.

Oh, ce salon, cher journal, l'a-t-il rendu fou ? Il semble épuisé, las, sans vie. Je lui souris faiblement, mais il ne me rend pas ce sourire. J'aperçois des larmes rouler sur ses joues, elles sont si creuses, si pâles. J'aurais voulu lui dire, lui raconter à quel point je ne comprends pas. Je sais qu'il sait, lui, il sait tout. A quel point j'en veux à maman, de s'être tue, de n'avoir rien dit. Mais les mots restent au fond de moi, je me contente de le regarder, de l'implorer. Personne ne pourrait comprendre ce qui nous lie. Un fil invisible ? Je ne sais pas. Juste avec ce regard, il comprend. Je plonge dans la profondeur de ses yeux bleus, pas un bleu ordinaire, un bleu perçant, luisant, envoûtant. Je peux même y déceler une pointe de vermillon. Autrefois, je disais à tous ceux qui voulaient l'entendre que mon père était un fabuleux politicien aux yeux de feu. Je ne comprenais pas pourquoi mais jamais personne ne me croyait. Il me dit se rendre au musée du Louvre. Il a choisi ce lieu pour y tenir son premier discours du déconfinement. Papa souhaite que je l'accompagne. Comment pourrais-je lui refuser ?

Arrivés au musée côte à côte, nous passons des portes, plusieurs, nombreuses, elles sont hautes, puis une qui m'est beaucoup plus familière que toutes les autres. En la passant, je sens une sorte de chaleur m'envahir, une odeur m'assaillir, mes yeux chavirent. Je me sens bien, à ma place. Mes pas semblent presque inaudibles, tandis que les siens, me précédant d'une enjambée, sont sûrs et pressés, claquant en rythme sur le sol.

Les tableaux uniques, majestueux, merveilleux, presque vivants passent et passent encore. Lui, il sait où il va, nous savons tous deux où nos pas nous poussent, cher journal, et tu le sais aussi. Nous tournons dans un couloir



comme un seul être. Tout paraît sombre, pourtant j'ai l'impression que tout est lumineux, clair, comme en plein jour. Soudain, le calme revient envahir la salle. Le silence nous enveloppe, nous rassure et nous apaise. Nous ne marchons plus. Le majestueux tableau au cadre d'or nous scrute de toute sa splendeur, il nous appelle. C'est notre secret. Je me demande à quoi il pense, à la même chose que moi sans doute. Je lève les yeux vers le tableau, je l'admire, je l'aime. Sans même le regarder, je pourrais le décrire. Cette allégorie. Le drapeau tricolore brandi au-dessus de sa tête, j'aimerais être elle. Elle représente la Liberté. Sans avoir besoin de tracer ces lignes, elles apparaissent dans mon esprit, comme pour me montrer le plus important de ce qu'il faut regarder. Elle m'a toujours paru si fière, brandissant la Liberté.

Mes pensées me ramènent à ce confinement qui nous a privés de cette chère Liberté, si durement gagnée par ce peuple. Je le connais, lui aussi en est malheureux, de ce confinement, mais comment pouvait-il faire autrement ? Tendre ce drapeau signifie que c'est la fin, que tout est gagné. Ce petit garçon, Gavroche, je me demande ce que Victor Hugo a ressenti lorsqu'il l'a créé, prenant part aux combats, comme un homme, comme Papa. Ce tableau représente tellement pour nous, pour lui. Je ne peux ôter mon regard de cette œuvre, elle déchaîne toutes mes pensées.

Je ne me rends pas compte que le temps a passé. Des bruits me parviennent, des pas, des mots, des gens. Je le sens bouger à côté de moi, lui aussi, il a dû entendre tous ces bruits. Nous nous déplaçons jusqu'à la fenêtre, et je me rapproche de son cadre. Le soleil se lève, et il y a foule dans la rue. Entre des gens immobiles, d'autres qui marchent et d'autres qui courent, je ne pense pas qu'il y ait une seule place sur un seul trottoir pour une personne

de plus. C'est fou, mais les gens sont libres, libres comme l'air, libres comme Gavroche. Il sourit, nous sommes le lundi 11 mai 2020, c'est le premier jour du déconfinement.

Mes problèmes avec maman choisissent ce moment pour remonter. Dans la foule, j'aperçois des cheveux blonds, une robe bleue : c'est Chloé. Elle est la seule à pouvoir m'aider à comprendre tout ce qu'il se passe. Elle pourra enfin me dire toute la vérité, enfin j'espère. Ses yeux croisent les miens et elle se met à courir. Je réalise que j'ai vraiment besoin de lui parler. Je le regarde et je m'élanche dans les couloirs du Louvre, c'était écrit, La liberté guidant le peuple. Tu tombes, cher journal, et je ne te ramasse pas, tu gis sur le sol, et je ne suis plus là.

Chloé !

À dimanche prochain, mon cher journal.

Cher journal,

Il me faut une réponse.

J'en ai assez d'être manipulée, baladée, trompée, par ma mère, par Chloé, par l'Organisation...

Je dois comprendre les enjeux de ma situation, cette « machination » dans laquelle je me suis retrouvée impliquée.

Alors, envahie par la colère et la frustration, je me lance à la poursuite de Chloé.

Mon cœur bat la chamade, ma tête me fait un mal de chien, mais je ne me laisse pas distancer pour autant. Chloé sprinte à travers les couloirs du Louvre, et choisit son chemin sans la moindre hésitation : elle est déjà venue ici, c'est certain. Mes baskets martèlent le sol à un rythme effréné et quelques dizaines de mètres à peine me séparent d'elle. Je cours comme si ma vie en dépendait, hors de question de la laisser filer encore une fois. Chloé se rue dans l'escalator, et nous le dévalons à toute allure, bousculant plusieurs personnes au passage. Derrière moi, j'entends des cris, des jurons, mais je ne ralentis pas. Nous débarquons dans le hall principal à quelques secondes d'intervalle, je glisse presque sur le sol légèrement humide. Chloé fonce vers la sortie, et je me dis que la partie est finie pour elle : les portes sont bloquées par une horde de journalistes, attendant sûrement de pouvoir intercepter Papa à sa sortie du Musée.

Elle ne peut plus s'enfuir, j'ai gagné.

Soudain, elle modifie brutalement sa trajectoire, et se rue vers une porte de secours, qu'elle franchit presque sans s'arrêter. Comment pouvait-elle savoir qu'elle serait déverrouillée ?

Prise de court, je ralentis légèrement, avant de me ruer vers cette porte encore entrebâillée. Je l'ouvre brusquement, et tout à coup, je me retrouve projetée en avant. Quand je comprends qu'un croc-en-jambe bien placé a eu raison de moi, c'est déjà bien trop tard : je m'écrase lourdement sur le pavé et perds connaissance...

Lorsque je reprends mes esprits, je constate d'abord que mon pied gauche me fait atrocement souffrir. J'y jette un rapide coup d'œil, et l'angle



étrange formé par ma cheville et mon pied achève de me convaincre : il est certainement cassé. Mon mal de crâne s'est largement amplifié, j'ai l'impression que ma tête va exploser d'une seconde à l'autre. Je suis menottée à une vieille chaise en bois, dans une pièce plongée dans la pénombre. Face à moi, j'aperçois un bureau métallique, éclairé par une faible veilleuse. Un homme se tient derrière, assis, les bras croisés. Il m'observe, me jauge. Il est partiellement éclairé par la lampe, mais je ne parviens pas à distinguer précisément son visage. Une vague odeur de renfermé flotte dans la pièce. J'observe l'endroit, aucune fenêtre, impossible de savoir s'il fait jour ou nuit : depuis combien de temps suis-je menottée ici ? Ma gorge est sèche, j'ai la langue pâteuse et je suis morte de peur. L'Organisation m'a retrouvée.

À vouloir jouer au plus malin avec eux, j'ai perdu, et je sais que mon comportement au Louvre va me coûter très cher. Je serre les dents, essayant d'ignorer la douleur de mon pied, et j'observe l'individu qui me fait face. Je sais que hurler ou s'agiter ne fera qu'empirer les choses.

Si je leur montre que je suis terrifiée, je suis foutue.

Rester calme, silencieuse, gagner du temps, comprendre, voilà ce qu'il faut faire. Je fixe l'homme du regard, en espérant que mon visage ne trahit aucune émotion qui laisserait entrevoir ma peur. Toujours aucun bruit, aucune parole.

Lentement, l'homme se lève et attrape sa chaise. Sans se presser, il contourne son modeste bureau et vient s'installer à environ un mètre de moi. Soudainement, on me passe une cagoule sur la tête, par derrière. Je me retrouve plongée dans le noir total, et mon cœur se met à battre de

plus en plus vite. Et si le but était de se débarrasser de moi, rapidement et sans attirer l'attention ? Dans le noir complet, impossible de distinguer une arme. À cet instant même, je fais peut-être face à celui qui signera mon arrêt de mort.

- Enlevez-lui ça, on n'en aura pas besoin.

On me retire brusquement la cagoule, et une vive lumière blanche inonde soudainement la pièce. Aveuglée, je baisse brutalement les yeux, observant le sol recouvert d'un carrelage orangé. Lorsque j'entends les paroles de l'homme, je comprends que je ne m'en sortirai pas facilement :

- Alice, je te présente une des plus belles salles des locaux de la DGSI. Le carrelage n'est pas terrible, je sais. Moi, c'est Tonnerre De Brest, mais tu peux m'appeler TDB. Pendant ton séjour ici, je serai ton seul interlocuteur, donc prépare-toi à voir ma bouille assez souvent. Tu n'as rien à savoir d'autre. Nous, par contre, des choses à savoir, on en a un paquet, jeune fille. Commence peut-être par le meurtre du scientifique détenant l'antidote ? Te fatigue pas, on sait... La meurtrière, c'est toi...

À dimanche prochain, mon cher journal...

Cher Journal,

Ma vie a littéralement basculé depuis le confinement. Maintenant, je ne peux me confier qu'à toi, mon seul et unique ami que je viens de retrouver.

Tonnerre de Brest m'a longuement interrogée sur le meurtre du scientifique ayant développé le remède contre le virus. Après avoir menacé de me livrer aux autorités si je n'obtempérais pas, il m'a demandé où je me trouvais et ce que je faisais au moment du meurtre.

Je m'efforçais à l'observer avec attention pour essayer de comprendre ses réelles intentions. Une multitude de questions fusaient dans ma tête. Pourquoi me torturait-il ainsi ? Était-il prêt à aller jusqu'à commettre l'irréparable ? Pourquoi avait-il l'air si confiant alors que toutes ses accusations étaient fausses ? Et surtout, pourquoi m'appelait-il par mon prénom au lieu de mon pseudonyme « Fleur » ?

Est-ce que cet homme me mentait ? Faisait-il réellement partie de l'Organisation ? De la DGSI ? Mon père était-il au courant ? Et ma mère ?

Le souffle rauque, j'ai tenté de me concentrer. Il m'était impossible de croire que mon père ait pu laisser les services secrets m'interroger sous la torture et m'accuser de meurtre !

TDB me mentait depuis le début. Tout cela n'était que du bluff ! De toute évidence, son but était de m'épuiser pour me faire avouer des faits dont j'ignorais tout.

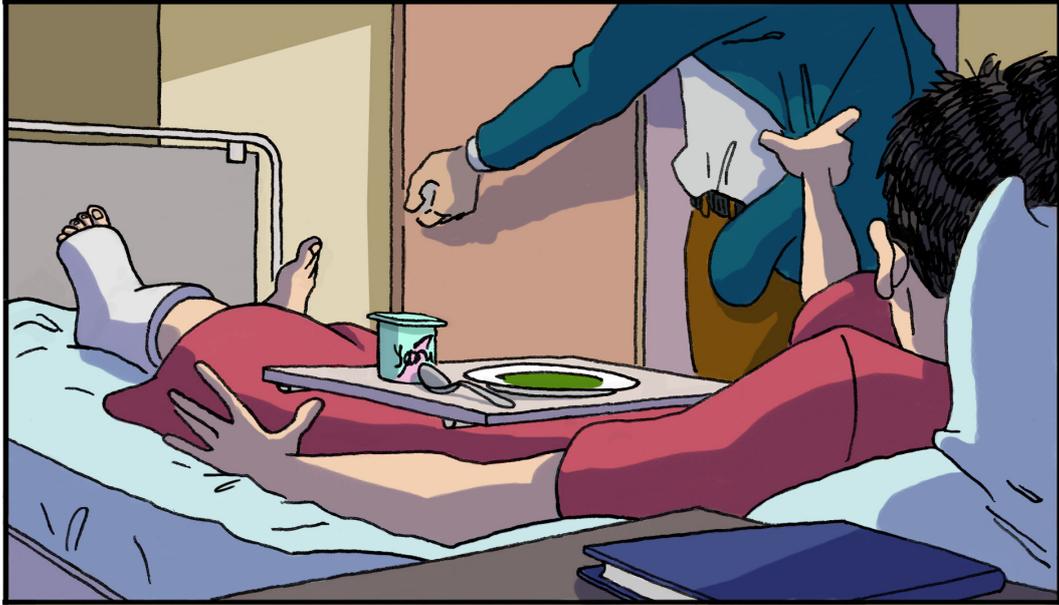
Une vive douleur transperçait mon pied probablement cassé qui gonflait de plus en plus et devenait bleu. La pièce entière s'est mise à tourner dans ma tête. Le visage menaçant de TDB devenait de plus en plus flou sous la lumière éblouissante. Épuisée et assoiffée, je n'arrivais plus à l'écouter alors qu'il haussait le ton tout en gesticulant.

- Alice ! Répondez à ma question ! Pourquoi avez-vous tué le docteur ?

La fatigue commençait à me gagner. Les paupières mi-closes, j'ai murmuré :

- Mon journal, rendez-moi mon journal !

Mon tortionnaire a soupiré avant de claquer la porte. Désormais seule, je me suis mise à hurler dans l'obscurité. Je ne contrôlais plus rien. Quelques instants plus tard, il est revenu avec une seringue.



- Qu'est-ce que vous allez me faire ? ai-je crié. Arrêtez !

J'ai tenté de me débattre avec les dernières forces qui me restaient. Plus je m'agitais, plus la douleur s'intensifiait. Soudain, j'ai senti l'aiguille piquer mon pied. Une étrange lourdeur s'est emparée de moi et j'ai sombré dans un profond sommeil.

J'ai repris connaissance dans une ambulance. TDB se tenait près de moi.

- Où m'emmenez-vous ? ai-je balbutié.

Une seconde piqûre m'a rendormie.

À mon réveil, j'ai vu mon pied plâtré. Je n'avais plus mal. On avait pris soin de moi. À ma grande surprise, cher journal, je t'ai trouvé posé sur la table de chevet !

Un homme est venu m'apporter le repas. J'ai vainement tenté de le retenir en attrapant la manche de son veston.

- Attendez ! Où suis-je ? Que se passe-t-il ? Répondez-moi !

Sans même me regarder, il a dégagé son bras d'un coup sec avant de se retirer. Visiblement, je devais trouver les réponses par moi-même. Mon regard s'est instinctivement fixé sur la fenêtre entrebâillée qui laissait entrer le chant des oiseaux.

J'avais une vue imprenable sur le jardin que je n'ai pas eu de mal à reconnaître. Les lieux m'étaient familiers. J'étais dans le domaine du Château de Versailles. C'est ici que j'avais fêté mes 10 ans au temps où mon père était Premier Ministre.

Désormais, me voilà reconfinée à la Lanterne alors que les autres peuvent sortir librement !

Ah, mon cher journal, si je le pouvais, j'aurais aimé me balader dans les jardins du Château, rendre visite aux cygnes et aux canards du Grand canal, courir pieds nus dans l'herbe douce de la prairie des moutons, tresser des bracelets de fleurs, souffler les graines de pissenlits, pique-niquer sous les tilleuls, admirer des heures durant les fontaines cristallines, jouer à cache-cache dans les labyrinthes verdoyants et les bosquets, voir le spectacle des Grandes Eaux musicales, les Feux d'artifice royaux ...

J'étais revenue dans ma ville natale, clouée au lit avec ce plâtre, prise en otage et accusée de meurtre !

À dimanche prochain, mon cher journal ...

Cher journal,

S'il y a bien un endroit sur cette planète où je peux dire la vérité, c'est ici, avec toi seul, et la vérité c'est que j'ai connu des jours meilleurs. La vérité, c'est que je commence à paniquer, de plus en plus. Cela ne fait que deux jours que je suis retenue, pour ne pas dire prise en otage, dans ce domaine du Château de Versailles, mais le fait d'être enfermée contre ma volonté, cette fois sans aucune raison valable, quand je devrais justement pouvoir sortir m'affaiblit d'heure en heure. Je ne vais pas tarder à tout leur avouer...

Je vais finir par tout leur dire, leur dire pour Chloé, pour l'Organisation, pour ma mère.

Par-dessus tout cela, comme si ça ne suffisait pas, je suis épuisée. Je sens que mon corps guérit peu à peu, que ce fameux et mystérieux antidote que j'ai avalé fonctionne, mais cette guérison m'épuise, et j'ai du mal à avoir les idées claires.

Je sens que je vais finir par tout leur dire... Mais j'ai peur.

J'ai peur du jugement qu'ils pourraient porter sur moi et de celui que je me porte sur moi-même. Pourquoi, me diras-tu ? J'ai pris l'antidote. J'ai bu jusqu'à la dernière goutte ce qui était sans aucun doute le remède à une pandémie mondiale. Je sais que c'est ce qu'on m'a dit de faire, que quelque part je n'avais pas le choix, mais je n'arrête pas de me dire qu'il y avait sûrement une autre solution. J'aurais pu aller voir Papa plus tôt, lui donner l'antidote, pour qu'il soit analysé, reproduit, distribué. J'aurais pu, mais je n'ai pas fait, je l'ai pris, en entier, et je ressens la culpabilité pour chaque victime comme si je portais le ciel à bout de bras, sans en avoir la force.

Parfois je me dis que ce n'est pas ma faute, que je n'y suis pour rien, que ce n'est que le pire des cauchemars, mais tout autour de moi ne me rappelle que trop que je ne suis pas dans un rêve, que je ne peux pas m'échapper. Je ne peux pas m'échapper d'ici, et je ne peux pas fuir mes questions incessantes et mes reproches acerbes. Par ailleurs, je me demande toujours comment est-ce qu'ils ont fait pour te retrouver, mais après tout c'est de la DGSI qu'il s'agit, donc j'imagine que ça ne leur a pas posé trop de problèmes.



Parmi tout ce qui se passe dans ma tête, j'éprouve un sentiment étrange concernant Chloé. Je pensais qu'elle était de mon côté, qu'elle m'aiderait, me parlerait, m'expliquerait, pas qu'elle fuirait alors que je me faisais prendre en otage pour un meurtre que je n'avais pas commis. Je lui en veux, énormément. Elle m'a trahie, et si une partie de moi me dit qu'il y a peut-être une raison derrière tout ça, je ne peux m'empêcher de penser que c'est injuste.

En parlant d'injustice, je vois Tonnerre de Brest qui vient vers moi.

- Bon, dit-il, l'air grave, tu ne nous as rien dit jusqu'à maintenant, tu clames ta supposée innocence alors que nous savons tous deux qu'elle est fausse...

- C'est faux ! criai-je.

- Arrête de mentir ! Tu l'as tué ! C'est toi !

L'agent de la DGSI commençait à s'énerver sérieusement, comme en témoignaient les veines sur son front en sueur et le rouge de ses joues. Il reprit avec une voix puissante et menaçante :

- Avoue ! C'est toi qui l'as tué ! Tu as privé le monde de son antidote !

- Mais pourquoi aurais-je fait ça ?!

Cette question, pourtant évidente, fit taire un instant cet homme enragé, mais il se reprit vite :

- C'est à toi de me le dire ! Je sais que tu as commis ce meurtre ! - -

- Non c'est faux ! Je vous le jure !

- Jurer sur un mensonge porte malheur, tu sais... Quant à moi, je te jure que tu payeras pour ton crime contre l'humanité !

- Arrêtez ! Je n'ai rien fait ! Libérez-moi !

- C'est moi qui donne les ordres ici ! Et j'en ai marre d'avoir en face de moi une menteuse effrontée !

Il y eut un silence glaçant, où Tonnerre de Brest avait la tête baissée. Lorsqu'il la releva, j'y vis un sourire terrifiant.

- Je ne voulais pas faire ça... Pas sur une adolescente, qui plus est la fille du président, mais je n'ai pas le choix...

- De quoi ? Pas le choix de faire quoi ?

Il me regarda dans les yeux en disant ces mots :

- Je vais employer la manière forte.

Je me suis mise à crier, et lorsqu'il s'est jeté sur moi pour m'emmener je ne sais où, j'ai tenté de me débattre, mais il est plus grand et plus fort que moi, et je sentais qu'il allait réussir à m'attraper.

Tout d'un coup, sa force disparut, et il s'écroula sur moi, inconscient.

Était-ce de ma faute ? Qu'est-ce que j'avais fait ? Qu'est-ce qui allait m'arriver ?

- Bonjour Alice. Dit une voix que je ne connaissais pas mais qui se voulait rassurante.

Je sentis la main de cet inconnu venir m'aider à me débarrasser du corps de l'agent qui m'empêchait de respirer, puis je vis son visage :

- Mais, mais... Vous êtes le monsieur qui m'a apporté mon repas, il y a deux jours !

- Oui c'est bien moi, mais en réalité je ne travaille pas pour la DGSI.

- Quoi ?! Qui êtes-vous dans ce cas ?

- Tu peux m'appeler Hugo. Je suis le frère du scientifique dont tu es accusée de meurtre. Je sais que tu ne l'as pas tué, et je sais aussi que l'antidote n'a pas complètement disparu, qu'il est quelque part, et j'ai besoin de toi pour le retrouver.

Au même moment une sirène retentit, tellement puissante que j'eus l'impression de voir les murs trembler, ce qui n'arrangea pas mon mal de crâne.

C'est ici, alors que je fuis la DGSI accompagné d'un inconnu, mais courant dans ce magnifique jardin et profitant de l'air frais de la nuit, que je te laisse, cher journal. Je ne sais pas ce qui risque de m'arriver dans les prochains jours, ce sont sans doute des forces qui me dépassent, mais une chose est sûre, cher journal, je te garderai près de moi, quoi qu'il arrive, je me le jure.

À la semaine prochaine, mon cher journal.

Cher journal,

Je t'ai caché sous mon tee-shirt contre ma peau qui commence à ruisseler car nous courons depuis plusieurs minutes dans le noir de la forêt. « Courir », ce n'est pas vraiment le terme. Je sautille avec mon plâtre, j'essaie de suivre Hugo, mais au bout d'un moment je fatigue, mon pied me fait mal, alors je monte sur le dos d'Hugo.

Nous quittons le bois et apercevons la forme d'une voiture garée sur un chemin de terre. Ce n'est pas une voiture banale car on voit de loin des bandes réfléchissantes bleu, blanc, rouge. J'aperçois la lettre P, puis un O et un L... Ce n'est pas possible, on ne va pas voler une voiture de police ! Hugo sort des clefs de sa poche et m'ouvre la portière. Est-il policier ? Je ne sais presque rien de lui, mais je lui fais confiance : il vient de me délivrer.

Hugo démarre et m'annonce que l'on va rouler toute la nuit, « direction le sud ».

- Mais comment va-t-on faire ? lui dis-je, on n'a pas le droit d'aller au-delà de 100 kilomètres ! Concentré sur la route et sur son GPS, il ne me répond pas.

Sur le tableau de bord, des chiffres écrits en bâtonnets rouges indiquent 23H. Hugo a raison, il ne faut pas s'inquiéter. Sa voiture me fait penser à un vaisseau spatial dans lequel je me sens en sécurité. La route est toute noire, la lumière des phares jaunes m'hypnotise. Je m'endors.

« Autoroute A7, prochaine sortie, numéro 26, Sénas, dans 5 kilomètres ». La voix du GPS est tellement forte qu'elle me fait ouvrir un œil. Les rayons de soleil du matin me font ouvrir le deuxième. Des champs de coquelicots défilent vite, on est encore sur l'autoroute que l'on va bientôt quitter. On ne croise pas une seule voiture car la France est encore paralysée à cause du rayon de 100 kilomètres à ne pas dépasser.

On sort de l'autoroute, on approche du péage quand on aperçoit six gendarmes avec des gilets jaunes qui nous dévisagent. Hugo leur sourit en me chuchotant de tourner la tête. Je fais semblant de chercher quelque chose sur la banquette arrière. Hugo arrête la voiture pour mettre le ticket et payer. Mon cœur bat de plus en plus vite, la barrière se lève lentement, on



redémarre. Je n'ose pas bouger. Hugo me dit de me détendre.

- On arrive bientôt dans ma maison de vacances. Tu verras, on sera tranquilles pendant quelques jours dans mon village.

Je n'ose rien dire, mais je ne comprends pas en quoi un village perdu en Provence peut nous aider à trouver l'antidote. J'aperçois des brebis gambader dans un champ sec, puis, au sommet d'une petite montée, un paysage de carte postale apparaît : des vignes et des oliviers au premier plan, et derrière, des petites maisons en pierres serrées les unes contre les autres avec leurs toits en tuiles beiges. Sur un panneau encadré en rouge, on peut lire le nom du village : Lourmarin.

Je suis loin de mes parents qui ne savent pas où je suis. Je suis à 700 kilomètres de Paris, ce qui est interdit, loin de Chloé qui détient la clef de tous mes ennuis, et pourtant j'ai l'impression que tout va bien. Les ruelles sentent le jasmin, les martinets volent bas en poussant des cris stridents, une odeur du pain s'échappe de la boulangerie.

Après 54 jours de confinement, mon cher journal, j'arrive au paradis. Hugo ouvre la porte de sa petite maison aux volets bleus. Je te pose sur la table basse du salon.

Contre les murs en pierres, il y a de très longues étagères en bois où se serrent des centaines de livres. Des romans, des livres d'histoire, des albums sur le cinéma. Je remarque des petites lettres, comme dans une bibliothèque. Les livres sont classés par ordre alphabétique. Je vois que le rayon « C » est le plus important. Hugo s'en approche, prend un livre qu'il me donne. C'est un livre d'Albert Camus, *La peste*.

- Voilà de quoi t'occuper. Je vais dormir quelques heures, je t'expliquerai mon plan après. Je peux juste te dire qu'on est à 1 heure de Marseille, où se trouve un collègue de mon frère, un grand professeur qui va peut-être pouvoir nous aider...

À dimanche prochain, mon cher journal...

Cher journal,

Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi Hugo m'avait tendu ce livre là, en particulier.

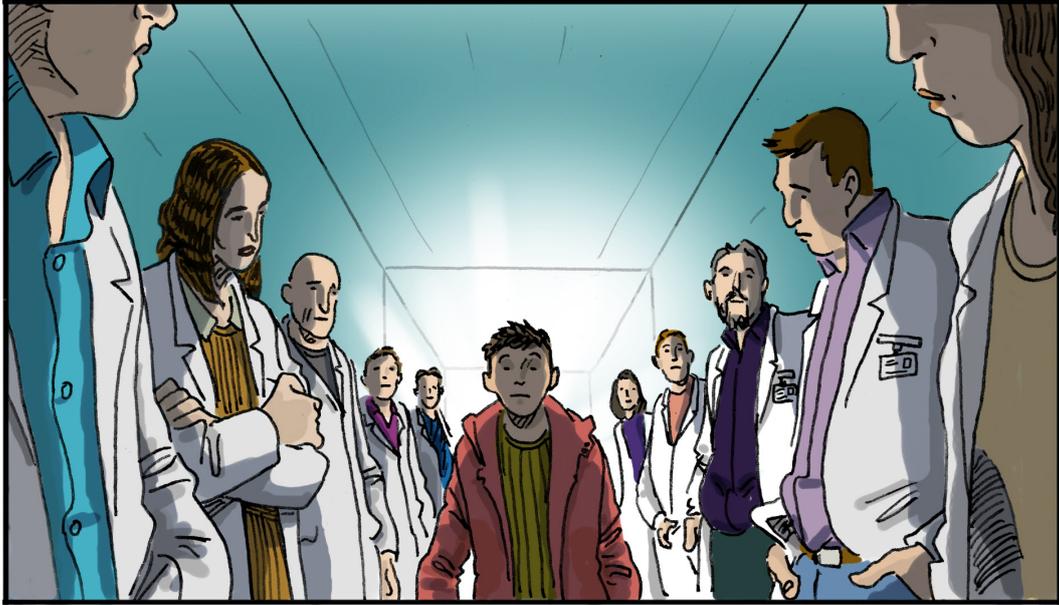
Au début, je n'y ai pas prêté attention. J'attendais qu'il se réveille, et je pensais bien qu'il ne serait pas long. J'en ai profité pour écrire un peu et j'ai fini par m'endormir moi aussi.

Je ne sais pas exactement combien d'heures sont passées, mais il faisait nuit quand je me suis levée. Dans le noir, je ne devinais aucune forme, juste l'ombre glaçante de la lune, dehors. J'ai renversé plusieurs objets en me déplaçant, je me suis immobilisée et j'ai attendu, encore. Je n'entendais rien d'autre que mon souffle saccadé, il n'y avait aucun bruit. Alors j'ai avancé, tout doucement. Le parquet grinçait à chacun de mes pas, et je grimaçais au moindre bruit, tendue comme un ressort, prête à bondir. Quand j'ai enfin atteint un mur, je n'ai eu qu'à longer la pièce pour trouver la porte. Elle était fermée. Pourtant, je ne me rappelais pas qu'Hugo l'ait verrouillée en s'éclipsant, quelques heures plus tôt.

À vrai dire, je ne me souvenais plus distinctement de rien, si ce n'est d'impressions floues et de sensations diffuses. Le reste, je l'avais noté. L'essentiel était déjà perdu. La mimique exacte qu'il avait faite en m'accueillant chez lui, son regard pendant notre voyage en voiture, son expression quand il m'avait tendu le livre : envolés. Je ne voyais plus qu'un visage impassible et froid, des souvenirs trompeurs qui ne m'apprendraient rien.

Je suis retournée sur mon canapé, et j'ai fini par trouver une petite veilleuse au coin de la table basse. J'ai enfin pu scruter la pièce, et pendant de longues minutes, je n'ai fait que regarder autour de moi et écouter le silence, plus seule encore que je ne l'avais jamais été.

Et puis j'ai regardé le livre, à nouveau, ce livre qu'il m'avait donné avant de s'éclipser. C'était une belle édition reliée, rouge, avec le titre tracé d'une écriture dorée. Le genre de livre qui sent bon quand on l'ouvre, qu'on prend plaisir à ranger sur une étagère et qui finit par prendre la poussière - rien à voir avec mon édition carrée classique cornée et abîmée après avoir traîné au fond d'un sac à dos entre un manuel de maths et un agenda bien rempli.



En regardant la belle couverture, je visualisais déjà cette ville ravagée avec ces rats morts sur le pavé, et je repensais aux pigeons écrasés dans les rues de Paris, au confinement et à l'épidémie. Le parallèle était presque trop évident, comme cette ville perdue dans le Vaucluse. Déjà, les mensonges et les coïncidences me sautaient aux yeux, comme ces longues heures de voiture sans être arrêtés, cette maison de vacances où l'on serait en sécurité, ou encore ce frère à peine alarmé par la mort de son aîné.

Et ce livre, ce livre que j'ai lu il y a quelques années et que ma mère avait rapporté, un beau jour de janvier, dans cette même édition dorée. Je jouais dans le salon quand elle était rentrée. J'avais attendu pour dîner, il était déjà 21h et elle avait du retard. Elle s'était à peine excusée, elle n'avait pas regardé ce que Chloé avait préparé. Elle répondait distraitement à mes questions, et me lançait sur des sujets sans écouter mes réponses. Elle avait les yeux rivés sur sa sacoche, et elle tapait nerveusement du pied. Elle m'avait envoyée me coucher, et je n'avais pas protesté. Quand je m'étais relevée, quelques heures plus tard, pour aller aux toilettes, elle était installée dans le canapé. Elle était tellement concentrée qu'elle ne m'avait pas entendu passer. Elle tournait nerveusement les pages d'un beau livre rouge relié, comme s'il s'agissait d'un catalogue de stèles funéraires. J'avais juste eu le temps de lire le titre, *La Peste*, avant qu'elle ne pose le livre à ses côtés. Elle avait fermé les yeux, la mâchoire crispée et des larmes avaient roulé le long de ses joues, traçant de longs sillons noirs sur sa peau blanche. Je ne l'avais jamais vue pleurer.

Le lendemain, elle était venue me réveiller comme tous les matins. Elle était déjà habillée, maquillée et prête pour une nouvelle journée. Elle souriait

poliment, comme à son habitude, calmement et sans laisser rien voir de ses émotions. Son fond de teint masquait mal ses cernes, mais elle souriait, alors c'est que tout allait. De toutes façons, jamais on ne parlait de ce qui nous préoccupait, tout allait toujours bien et c'est ce qui comptait.

Je n'ai jamais pu retrouver le livre rouge.

J'avais oublié l'incident, comme on occulte tout ce à quoi on ne veut plus penser. Et tout est revenu, alors que je pensais avoir tout perdu.

Je t'écris, cher journal, et je me souviens maintenant.

Je me rappelle de tous les événements, tout ce que j'ai oublié et tout ce qu'on m'a forcé à mettre de côté, tout ce qu'on m'a raconté pendant ces années.

Ne t'inquiète pas, la mémoire ça se travaille.

Note tout dans ton carnet, comme ça tu te souviendras.

Les crises vont passer, ma chérie, tout va s'arranger.

Manipulée. C'est tout ce que j'ai toujours été.

Écrire ? Juste une occasion pour me relire, me surveiller... Traquée.

Les images jaillissent, s'enchaînent et reviennent, par dizaines. Je me revois, moi, petite, grande, seule, accompagnée.

Moi à quatre ans au milieu de tous ces médecins, dans une salle blanche avec un grand spot et des hommes penchés sur moi. Il fait chaud et je regarde, je ne dis rien et je serre mes petits poings autour de ma blouse blanche. On me plante une seringue dans le bras et je sens mes paupières plus lourdes. Je lutte pour ne pas fermer cette fenêtre, je lutte pour voir toutes les fioles colorées, là bas au fond. Maman m'a dit qu'elles étaient remplies de bonbons. Je finis par fermer les yeux, et je ne sens plus que le goût de la pastille à la fraise qu'elle m'a donnée pour me rassurer avant de s'en aller.

Moi, plus grande, Papa est là. Il me regarde, et parfois ils parlent à voix basse avec Maman. Je n'entends pas ce qu'ils disent, ils ne parlent que de couleurs que je ne vois pas et de mots que je ne connais pas.

Moi, encore, ce soir là, qui déchiffre ces lettres. P... E... Pe ? S... T... E... Pe-ste ? Peste ! La peste ! Oui, c'est bien cela, je lis de nouveaux mots

avec enchantement, à seulement six ans. Maman laisse le livre tomber à côté d'elle. Elle pleure, et moi j'oublie, parce que c'est tellement plus simple d'oublier.

Moi, au collège, quand les crises ont commencé.

Moi chaque année, dans ces couloirs froids. On y va mais il ne faut rien dire, c'est notre petit secret à tous les trois. Ils m'accompagnent jusqu'en bas de l'escalier, et je marche seule jusqu'à la salle du fond. Les hommes et femmes en blouse blanche m'accueillent, ils m'appellent leur petite sauveuse et je les suis sans un mot.

Et puis maman, occupée le jour et la nuit derrière son ordi, à des conférences et dans ses labos. Papa et sa compagne. Eux, qui veulent sauver le monde, chacun à leur manière. Mais sauver... de quoi ?

J'ouvre brusquement le livre, pour chasser tous ces souvenirs et savoir, sans imaginer.

Sur la première page, des lettres : P.E.S.T

Projet d'Éradication et de Sauvetage des Terriens

À l'intérieur, pas de titre, de sommaire et de parties. Des lignes, rien que des lignes de chiffres, des graphiques et des noms. Je lis, je survole les pages et je feuillette, aussi tendue que ma mère, dans le salon en janvier.

Tout est là.

L'expérience, la pandémie, l'antidote, mon nom, Chloé, Alice, Hugo, Fleur... tous ces noms, entourés de centaines d'autres, personnages d'une histoire dont ils sont auteurs, victimes, ou collaborateurs.

Je ne retiens qu'une seule phrase, la dernière à avoir été écrite, quelques jours plus tôt sûrement.

« Cimetière de Lourmarin, pleine lune. Là où tout a commencé tout finira. »

Je regarde dehors. La lune est ronde, belle et inquiétante, seule dans un gouffre noir qui s'étend à l'infini autour d'elle. C'est ce soir.

À dimanche prochain, mon cher journal...

Cher journal,

Je me réveille en sursaut, en sueur, j'ai un peu peur.

Je mets du temps à comprendre que je suis sur le canapé du salon d'Hugo, seule devant une télé allumée. Les blouses blanches, les seringues, les expériences... J'entends le générique de la série « Stranger Things » se terminer. Je comprends que j'ai somnolé en me prenant pour Eleven, l'héroïne de la série Netflix, cobaye de son propre père, un scientifique effrayant totalement fou.

Le beau livre rouge d'Albert Camus au titre écrit en lettres d'or est posé sur la table basse. Je l'ouvre. Heureusement, aucune trace du Projet d'Éradication et de Sauvetage des Terriens, mais le texte original, sur l'épidémie de peste « en 194., à Oran ». J'éteins la télé. Un rayon de lune éclaire le sol du salon. Je lis la première page du roman étudié en classe l'an dernier et me rendors, cette fois vraiment profondément.

Le matin, un doux parfum de café et de pain chaud me réveille car la boulangerie est juste sous la maison d'Hugo. Par la fenêtre on voit les hirondelles voler très vite et très bas en poussant leurs cris perçants qui résonnent dans la ruelle étroite. Hugo arrive dans le salon et pose devant moi un plateau : un verre de jus d'orange, un pain au chocolat, des tartines toutes chaudes et une tasse de lait.

- Mange-bien car on va commencer la journée par une petite randonnée. Ça te fera du bien après huit semaines de confinement, non ?

- Une randonnée ? Avec mon pied plâtré ?

- Ne t'inquiète pas, je vais te trouver des béquilles. C'est juste une petite promenade qui devrait nous permettre de croiser quelqu'un de très intéressant...

Pendant que je dévore mon excellent petit déjeuner, Hugo ramène de sa cave des béquilles poussiéreuses. Il les règle à ma taille, et nous partons. Le village est si petit qu'il ne faut que quelques minutes pour se retrouver dans les bois. Je remarque tout de suite l'odeur des pins et du thym qu'on écrase sans le vouloir en marchant. Il y a aussi de la lavande et d'autres plantes



aromatiques. Nous marchons quelques minutes en montée, je m'appuie sur le bras d'Hugo quand ça devient difficile. Je me dis que j'aurais dû vivre mon confinement ici, au milieu des parfums de la nature, loin de la ville et de toutes ces étranges mésaventures...

On sort du bois, le soleil frappe un peu trop, il n'y a plus aucune ombre. Avant d'arriver au sommet de la colline, je me retourne. Je vois une plaine immense, des chemins, des arbres par milliers. Les maisons me paraissent minuscules, des troupeaux de moutons - ou de vaches - semblent petits comme des fourmis. Quelques nuages légers flottent à côté du soleil, au-dessus des ruisseaux, des champs de vignes et d'oliviers bien tracés. Tout ça à perte de vue, de tous les côtés, sans jamais s'arrêter.

J'entends des aboiements qui s'approchent de nous. Trois chiens très différents, un grand et deux petits se suivent en courant, nous frôlent et continuent leur chemin. Ils s'arrêtent un peu plus haut, devant une belle petite chapelle constituée de pierres et de tuiles, avec un clocher, quelques fenêtres et une grande porte en bois. Ils rejoignent leur maîtresse, une dame blonde avec une veste rouge sans manches assortie à ses lunettes ovales en plastique. Elle a l'air rigolote et dynamique, même si en s'approchant, on se rend compte qu'elle est un peu âgée.

- Mets-donc ton masque!, me dit Hugo. Ici, les parisiens sont très mal vus, comme s'ils étaient pestiférés... Les villageois ont encore peur du COVID.

Je mets mon masque à fleurs sur le visage (il sent bon la lessive), pendant qu'Hugo dit bonjour à la dame. Ils ont l'air de se connaître. Elle me regarde en souriant et me demande :

- Oh mais qui es-tu toi ? Je ne te connais pas, tu n'es pas de Lourmarin ?, dit-elle avec une voix très gentille. Quelle idée de monter jusqu'ici avec des béquilles !

Je ne sais pas quoi répondre... mon prénom ? mon pseudonyme ? Qu'est-ce que je fais là, à 700 km de chez moi ? Je bafouille, dis bonjour et me tourne vers Hugo.

- C'est Alice, ma nièce, elle est là pour quelques jours.

La dame me sourit et ajoute :

- Alors bonne promenade... et bienvenue au village, même s'il n'est pas très gai en ce moment. Elle repart, suivie de ses trois chiens. Je demande à Hugo qui est cette dame et je comprends alors que ce n'est pas tout à fait par hasard que l'on vient de la croiser.

- C'est Catherine, la fille d'Albert Camus. Elle promène ses chiens ici tous les jours. Tu iras frapper à sa porte demain. Elle a chez elle le manuscrit original du roman de son père et surtout ses carnets de notes jamais publiés. Albert a enquêté pendant des mois pour écrire son roman sur l'épidémie, il a rencontré les plus grands médecins de l'époque. Si Catherine comprend que tu as vraiment lu *La Peste*, elle acceptera de t'aider car elle adore les enfants lecteurs. Je suis certain que l'on trouvera dans les carnets de son père des indices qui pourront nous aider.

Le ciel était très beau quand nous sommes descendus vers le village. Il avait une couleur à la fois rose et jaune pâle. Derrière les quelques nuages blancs, le soleil, tout petit, allait laisser place à la lune quelques heures plus tard. Je finis la descente sur le dos d'Hugo car j'avais mal aux jambes et aux avant-bras. Je ne posais plus de questions. Tout me paraissait irréel. Tout sauf les hirondelles qui arrêtaient peu à peu de pousser leurs cris.

À dimanche prochain, mon cher journal

Cher journal,

Mes cheveux ressemblent à des algues ondulantes, ma tête est ballotée par un léger courant. Je vois du rouge orangé, les rayons du soleil tentent de franchir mes paupières fermées. Ils chauffent le peu de peau qui n'est pas immergé sous l'eau de la rivière : mon visage, mon pied plâtré calé sur une grosse pierre, forment de petites îles. Les eaux fraîches de la Durance caressent mon corps resté trop longtemps confiné.

Je respire. Je sens l'odeur de l'argile. Je suis bien.

Hugo est resté sur la berge, il m'appelle car c'est bientôt l'heure de rentrer au village, l'heure d'aller frapper à la porte de Catherine Camus.

Hier soir après la randonnée, j'ai relu quelques passages du livre de son père. J'ai eu l'impression de regarder dans un miroir.

C'est étrange et perturbant.

Comme si Camus racontait dans les années 40 ce qu'il nous est arrivé ces dernières semaines : l'inconscience de ceux qui se croient invulnérables, les autorités qui tardent à réagir, la quarantaine autoritaire, l'attente d'un sérum... J'ai l'impression que le coronavirus a « lu » le livre et s'en est inspiré.

- On y va ! tranche Hugo.

Sa voix me sort à la fois de l'eau et de ma rêverie. Je ne sais pas comment je vais réussir à convaincre Catherine Camus de m'aider. Tout ce que je sais, c'est que je dois y aller seule, être honnête et authentique.

Hugo m'accompagne jusque dans sa rue, au cœur du vieux village en escargot. Il m'indique une grande porte en bois, puis s'en va.

Je sonne.

J'entends les chiens qui aboient. La porte s'ouvre.

C'est elle.

- Oh, la petite randonneuse d'hier ! Mais, t'as les cheveux mouillés, d'où tu sors comme ça ?



- Je suis allée me baigner dans la Durance, Hugo m'a fait découvrir une mini plage.

- Avec cette chaleur, tu as dû te régaler...

- Oui, c'était une super baignade. Je me suis sentie vraiment libre après toutes ces semaines d'enfermement...

Et là, j'ai eu un déclic. Je me suis souvenue des consignes d'Hugo : « Si Catherine comprend que tu as vraiment lu *La Peste*, elle acceptera de t'aider car elle adore les enfants lecteurs. »

Et j'ai ajouté :

- ... libre, un peu comme le docteur Rieux et son ami Tarrou...

La vieille dame pétillante me dévisage d'un air amusé — et aussi un peu étonné. Je crois que j'ai trouvé le bon mot de passe, grâce aux personnages de *La Peste*, Rieux et Tarrou : ils rompent la quarantaine en fuyant le malheur de la ville d'Oran à la tombée de la nuit pour profiter de la mer et rattraper une part de liberté perdue.

- Tu m'intrigues, petite, entre donc.

Et là, sur sa terrasse ombragée, je lui ai tout raconté : tout, tout, tout depuis le premier jour du confinement. Tout, jusqu'à cet espoir un peu fou de trouver de l'aide dans les carnets de notes de son père.

- C'est vrai que papa écrivait tous les jours dans ses carnets, me dit-elle. Mais je ne vais pas pouvoir t'aider, car les manuscrits ne sont pas chez moi.

Elle a dû lire dans mes yeux une déception sans fin.

- Je peux te donner le nom du médecin qui l'a aidé à comprendre les mécanismes de la propagation de la maladie, et les solutions pour la stopper. C'était un médecin-militaire en poste en Algérie.

- Il est toujours en vie ? lui ai-je demandé.

- Non, mais son fils Didier doit avoir toutes ses archives. Il est médecin lui aussi, à Marseille. Il est épidémiologiste.

Dix minutes plus tard, j'étais dans la voiture avec Hugo, direction Marseille.

Les paysages défilaient tellement vite que je ne voyais qu'un long ruban rouge se dérouler à la place des champs de coquelicots.

J'ai allumé la radio, et j'ai entendu la chanson « A never ending story », qui sert de bouquet final à ma série préférée. J'ai monté le son.

À fond.

Turn around

Look at what you see

In her face

The mirror of your dreams

Make believe I'm everywhere

Given in the light

Written on the pages

Is the answer to a never ending story

Ah Ah Ah,

Ah Ah Ah,

Ah Ah Ah

À dimanche prochain, mon cher journal...



7.

Une fenêtre, il faut regarder la fenêtre.

Tourne la tête, scrute ces points noirs qui bougent en rythme, partout, ils tournent au milieu des formes. La tête, elle tourne, les murs, ils s'effondrent, ferme les yeux, retourner dans cette illusion si belle, j'étais une justicière, une vraie. Les murs tombent. Je hurle, des liens retiennent mes mains, mes pieds, je me griffe, mes ongles maculés de sang, je ris, je me lève. Journal maudit, il doit brûler par le feu. Allumette, feu, journal, feu. Mes yeux se ferment, une main me saisit puis ça fait clac et clac, la chambre de l'hôpital psychiatrique. Des points verts remplis de désespoir, et ça coule, l'eau, je dis :

« Folle pour toujours,
Là où règne l'amour
Aller sans retour
Dans l'horreur, elle finira ses vieux jours. »
Et puis je ris, pauvre folle que je suis.

2.

Je me réveille en sursaut, me redressant brusquement sur mon lit. Je suis trempée de sueur et il me faut quelques secondes pour reprendre mon souffle. Encore ces cauchemars, ces visions, à la fois terrifiantes et familières. Depuis ma rencontre avec Hugo, elles semblent de plus en plus présentes, de plus en plus puissantes : dans sa maison de campagne, dans sa voiture, et maintenant ici, dans un banal hôtel du centre de Marseille. J'attrape les béquilles calées contre mon lit, et me lève doucement. Dans la pénombre de la chambre, j'aperçois la lumière du réveil digital : 5h15 du matin. Nous sommes censés rencontrer le professeur à 9h, mais je sais que je ne me rendormirai pas, trop envahie par un mélange d'impatience et de terreur. Hier soir, lors de notre arrivée à l'hôtel, Catherine avait contacté Hugo : des dizaines de policiers avaient envahi Lourmarin, à la recherche d'un trentenaire et d'une adolescente de seize ans...

3.

Soudain, j'entends la sirène d'une voiture de police qui se rapproche de plus en plus. Hugo me prend sur son dos. Nous nous enfuyons par l'escalier de service. Dans l'arrière-cour, nous montons dans un petit camion de livraison et nous nous cachons derrière les cartons. Je reste silencieuse et calme car je sais que je peux lui faire confiance. Avec soulagement, je reconnais ta couverture dans ma poche, cher journal.

Au bout d'un certain temps, nous nous arrêtons. Ici, aux Calanques, tout paraît calme. Sans un mot, Hugo me hisse sur son dos et nous descendons vers la mer. Je serre mes béquilles et profite de cette vue imprenable et sauvage. Au loin, quelques dauphins sautent entre les vagues, comme pour me faire signe. Le mistral frais me ramène à la réalité.

En bas de la falaise, un bateau nous attend. Nous montons à bord, le moteur démarre.

Adieu Marseille !

4.

Je n'ai même pas eu le temps de profiter de la vue que notre bateau s'apprête déjà à accoster.

Ce fut un « Adieu Marseille ! » de courte durée.

- L'endroit où nous allons se nomme la calanque de Sormiou, m'explique Hugo, un chef-d'œuvre, une beauté de la nature.

En chemin, nous sommes passés devant le Château d'If, et de vagues souvenirs du Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas me reviennent en mémoire. Je suis heureuse de voir qu'après toutes ces aventures, je me souviens encore de ce livre, un chef-d'œuvre lui aussi. Je suis d'autant plus heureuse actuellement, cher journal, que je sens que ces aventures vont bientôt prendre fin, et mes questions avec elles.

Une fois à terre, Hugo m'a emmené dans une maison très jolie, typique du sud de la France, avec un grand jardin. C'est dans ce jardin qu'après quelques minutes, j'ai vu arriver le fameux professeur. Il a posé un plateau à côté de lui, m'a servi de la limonade, et ne m'a pas laissé le temps de me présenter :

- Bonjour, Alice. Je vais être bref, nous n'avons pas beaucoup de temps. Je suis désolé pour les épreuves que tu as traversées, mais sache qu'elles n'avaient qu'un seul but : nous assurer que l'antidote, que le regretté frère d'Hugo et moi-même avons mis au point, fonctionne bel et bien. Et le test est concluant, grâce à toi. Nous t'en avons déjà beaucoup demandé, mais nous avons une dernière mission : tu dois ramener l'antidote qui se trouve sur ce plateau à ton père.

5

Je comprends que cette escale dans le sud prend fin. Je suis déçue, j'avais l'impression d'être au paradis. A Paris, il fait souvent gris. Hugo se lève et dit :

- Pas de temps à perdre, en route !

- Au revoir, professeur, merci pour cette limonade, dis-je en rangeant précieusement l'antidote dans ma poche.

- Au revoir, et surtout, bonne chance à toi.

Nous traversons le jardin. Des petites fleurs dessinent des taches violettes, rouges et jaunes sur le gazon vert. Nous montons dans le bateau, l'eau de la mer est claire. Je ne peux pas m'empêcher de plonger ma main dans l'eau fraîche. Après notre arrivée au port, Hugo se dirige vers une grosse voiture noire garée sur le côté. Il envoie un sms. La porte de la voiture se déverrouille. C'est parti, direction Paris.

Hugo allume la radio. La voix du journaliste annonce que les contrôles policiers aux péages sont terminés. Nous pouvons circuler en toute liberté. Le journaliste enchaîne : un homme noir, George Floyd, a été tué aux États-Unis à cause de sa couleur de peau. Moi qui croyais que le confinement planétaire allait rendre les gens meilleurs. Je suis révoltée.

J'aimerais tellement qu'on trouve un antidote contre toutes les inégalités.

6.

Je cours dans les rues de Paris.

Hugo a dû me laisser un peu avant la Porte Maillot. Il ne pouvait pas avancer plus loin ; les véhicules s'agglutinent à nouveau sur le périphérique depuis la fin du confinement. Je suis sortie de la voiture en lui glissant un rapide merci et je suis partie.

Le président partira en début de soirée de l'Élysée pour visiter le laboratoire qui a développé et testé le vaccin... Hugo n'a plus dit un mot après l'annonce à la radio. Avant de me quitter il m'a juste rappelé :

- Avant 20h. Sois-y avant 20h !

Il y a tant de monde, avenue des Champs-Élysées, que je dois souvent marcher sur la chaussée pour passer. Il fait si chaud que mes mains sont glissantes, moites. Au creux de ma paume la fiole est toujours là, mais j'ai peur de la lâcher. Je la serre fort et je continue à avancer.

19h45.

Rue du Colisée, je commence à voir les premiers militaires. Ils sont immobiles en plein soleil, ils surveillent les passants. Il y en a plus encore rue du Faubourg Saint-Honoré. Je pile net devant l'Élysée et je demande à entrer. On m'arrête. Ils partent demander. Tout est trop lent. Beaucoup trop lent.

19h55.

Soudain je le vois, devant moi, à quelques dizaines de mètres. Habillé dans son costume bleu marine habituel, il dévale les escaliers et s'apprête à s'installer dans une voiture noire garée au milieu de l'allée quand je lui hurle de s'arrêter. Un garde se lance à ma poursuite. En deux pas, il m'agrippe et me plaque au sol. Ma respiration est coupée et je ne vois plus rien, la tête contre le gravier. Quelques secondes plus tard, une voix ordonne sèchement :

- Lâchez-la !

Mon père est là. Il me prend à part et je commence à parler avant qu'il n'ait le temps de m'arrêter. Je lui raconte tout : les missions, l'Organisation, Chloé, Hugo... et l'antidote. Je reprends mon souffle et le regarde enfin. Il ne prend pas la fiole que je lui tends. Il me fixe, effrayé et dit simplement avant de se détourner :

- Je ne t'ai jamais rien demandé.

Quand je parviens enfin à répondre, sa portière a déjà claqué et la voiture noire s'éloigne devant mes yeux. À travers la vitre opaque je peux deviner l'expression de son visage.

Il ne me regarde pas.

7.

La voiture quitte la cour de l'Élysée. C'est bizarre, je n'entends pas le son des pneus sur le gravier, ni le bruit des gyrophares des motards qui ouvrent la route à la voiture de mon père. Le cortège a l'air au ralenti. Les gardes me regardent, sans aucune expression sur le visage. Ils sont neutres. Je n'ai plus de force dans les jambes, je crois qu'elles flageolent. Je m'appuie contre la grille du palais de mon père pour éviter de vaciller.

Un mot inventé par Esther dans le dernier album de Riad Sattouf me vient à l'esprit : la choquance. C'est exactement ça, je suis sous le choc. Je marche lentement sur le Faubourg Saint-Honoré, j'ai du mal à respirer avec mon masque, je sens les battements de mon cœur dans mon cou.

Je suis sidérée. Tous mes efforts n'ont servi à rien. Toutes les missions de l'Organisation, Chloé, Hugo, l'antidote... La fiole est toujours dans ma main, j'ai réussi à ne pas la lâcher. Je la range précieusement dans ma poche. Mais que dois-je faire ? Où aller ? Je suis déboussolée.

Un bus klaxonne et me fait sursauter. Je retrouve mes esprits. C'est le 69, le bus qui mène chez moi. Je vais retourner là où tout a commencé, dans mon appartement du 11^e arrondissement. Je saute dans le bus, j'aimerais m'asseoir mais une place sur deux est interdite à cause du Covid. Je me cale contre une barre du bus avec mon pied pour éviter de la toucher avec la main, et je regarde par la grande baie vitrée. Je traverse ma ville que j'avais quittée déserte et paralysée.

Aujourd'hui tout Paris est sorti dans les rues, elle n'hiberne plus.

8.

Je me laisse bercer par les secousses du bus. Je me sens vide. Je ne suis pas triste. Non. Je suis juste vidée de toute force, de tout espoir. Mon regard est perdu. Je regarde sans vraiment les voir les rues, les avenues, les gens heureux. J'aperçois mon reflet dans la grande porte vitrée du bus. Je le fixe. Je me regarde dans les yeux. Je n'ai plus confiance en ma mère, mon père m'a ignorée, Chloé m'a trahie, j'ai perdu Hugo. Je me retrouve seule, perdue dans cette histoire sans fin. Seule, avec une fiole dans une poche et toi, mon cher journal, dans l'autre. Le bus s'arrête. Je descends. Je marche dans la nuit claire. Le ciel, qui était noir et étoilé dans le sud, est ici jaune et nuageux.

J'arrive devant mon immeuble. Je tape le code machinalement et tente de pousser la porte... qui ne s'ouvre pas. Je me heurte au bois poisseux. Ce contact me sort de mon état de zombie. Je fronce les sourcils, retape les cinq chiffres que je connais par cœur. La porte ne bouge pas. Bien sûr, je n'ai pas mes clés. J'ai les larmes les yeux, je suis épuisée. Le code a dû changer. Où pourrais-je aller ? Marion, une copine du collège, habite à deux rues d'ici. Ce n'est pas mon amie la plus proche, mais elle a quelque chose que les autres n'ont pas : une mère journaliste d'investigation.

À la semaine prochaine, mon cher Journal

Je ne peux pas me résoudre à tout laisser en plan, là, juste parce que je suis seule et que personne ne veut m'écouter. La mère de Marion le fera-t-elle ? En aura-t-elle l'envie, la curiosité, la force ? Il en faudra pour se dresser face aux multiples obstacles qui continueront à surgir entre la vérité et nous. L'ennemi est diffus et puissant, il m'est plus proche que jamais. Je me retrouve face à ma dernière chance. L'interphone crachote. Une voix en sort.

- Florence ?

Il me semble qu'il s'agit du prénom de la mère de Marion. Je suis haletante. Elle me répond :

- Oui, je suis Florence. Qui êtes-vous ?

Je lui dis quelques mots à propos de ma cavale, de ce que j'ai à lui confier, un de ces secrets qu'une République ne peut garder dans ses alcôves. Je lui parle, pêle-mêle, trop peut-être, du virus, de l'antidote, de mon père le Président de la République, de Lourmarin, de Camus.

- Monte ! dit-elle.

La porte cochère se déverrouille. Je monte au quatrième en avalant les marches deux par deux. La journaliste est sur le pas de la porte.

- Tu as une mine de mort-vivante, me dit-elle.

Charmant préambule. Nous nous installons dans la grande bibliothèque qui lui sert de bureau. Elle me fait parler, je lui dis tout. Elle écoute attentivement. Parfois, son téléphone vibre. Elle regarde l'écran, tapote, tout en se montrant attentionnée à mon égard. Je crois avoir sonné à la bonne porte. Au milieu de mon récit, Florence me fixe droit dans les yeux.

- Et à qui as-tu déjà avoué tout cela ? me demande-t-elle.

La question est étrange, j'ai peur de nouveau. Au loin, j'entends une cavalcade dans l'escalier. Florence bondit, l'air inquiet.

- Ne t'inquiète pas, je reviens tout de suite.

Je suis tétanisée, je ne peux plus bouger. Je remarque juste que la journaliste ferme la porte de la bibliothèque derrière elle. À clef. Je suis sa prisonnière. Ils sont revenus. Les bruits de pas, ce sont eux. Ils vont venir



m'arrêter et, cette fois, je n'aurai pas la possibilité de m'échapper. Ils y veilleront. Il y veillera. L'homme qui vous a donné la vie peut-il aussi vous donner la mort ? Je n'ai pas le temps de philosopher.

Ma poitrine me brûle, cher journal, je te sens battre contre moi, dans la poche intérieure de mon blouson, comme si tu cherchais à me faire une sorte de massage cardiaque avec des mots. Je te sors, t'ouvre. Il y a un stylo juste en face de moi. J'écris en quelques phrases sèches la fin de ma cavale, ce que je n'ai pas encore dit à la journaliste. J'ai envie de croire en son honnêteté. Puis je te cacherais, cher journal. Je dois me résoudre à me séparer de toi. L'heure a sonné. Je te dissimulerai dans la bibliothèque, au début de la lettre C. D'où je me tiens, j'ai déjà repéré ton âme-sœur.

Et lorsqu'ils entreront, je lancerai à Florence :

- Seul le Docteur Rieux détient la vérité.

Me prendra-t-elle pour une folle ? Ou bien va-t-elle saisir le sens de ma phrase et avoir la curiosité de se replonger dans l'œuvre de Camus, une fois qu'ils m'auront enlevé, cette fois sans espoir de retour ? Relire le chef-d'œuvre, se replonger dans les pages de ce volume de *La Peste* avec lesquelles je vais enchevêtrer les tiennes. Son écriture contre la mienne. Match inégal, perdu d'avance. Quoique.

Il est temps de te quitter, cher journal, fidèle compagnon d'errance. Me voici arrivée au bout du chemin. Tu es le seul qui ne m'aura pas trahi. Tu es le seul qui peut encore faire surgir la vérité.

Adieu, mon ami.

Adieu.

ANNA

J'aimerais écrire comme Victor Hugo, penser comme Socrate, bâtir comme Haussmann, conquérir comme César, mais je n'ai que 13 ans et je suis Anna.

NOAM

Elève en Terminale, je suis passionné de littérature et de cinéma. J'affectionne particulièrement les romans policiers et les romans noirs, tout en m'efforçant de m'ouvrir à tous les genres littéraires.

MIRA, 13 ANS

Thèmes de prédilection : les chevaux, les sciences, le théâtre, la danse, le dessin, la lecture et bien sûr l'écriture !

ALEXANDRE

Je m'appelle Alexandre, j'ai 18 ans, et j'espère simplement quand lisant ce roman, il saura vous faire vous évader, ne serait-ce qu'un petit peu, et vous surprendre, le plus possible.

TOM

Je m'appelle Tom, j'ai tout juste 12 ans. Mon prénom est court, mais les histoires dont je rêve sont longues. J'aime les lire, les écrire ou les regarder. J'étais très heureux pendant le confinement car j'ai pu visionner plein de films et de séries (parfois interdites !).

JEANNE, 17 ANS

Créative, enjouée, passionnée !

MALO

Pour écrire les chapitres 7 et 15 de ce journal des enfants (dé)confinés, il m'a fallu : un ordinateur, plusieurs heures, plein de lectures et un peu d'inspiration pour mélanger réalité et fiction. Moi, c'est Malo et j'ai 12 ans (comme mon jumeau ;-).

LOLA

Moi c'est Lola. J'ai eu quinze ans le deuxième jour du confinement. Pendant cette longue période étrange, j'ai écrit quelques histoires sans fin, lu de nombreux livres et dévoré plein de films. Je suis une élève de troisième qui n'aura pas passé son brevet...